CAVALERIE

La lettre numérique trimestrielle de l’arme blindée

SOMMAIRE

Editorial
Du colonel Dominique Lemaire

Dossier : le combat en zone désertique
Batailles du désert et 2e guerre mondiale 4
par le CNE Jean-Pierre Beneytou
La cavalerie en zone désertique 4
par le CES Arnaud de Peretti

Les unités ont la parole
Le 501 : ascendant et polyvalence 5
La cavalerie en Kapisa 5
« GULF » 2012… PROJECTION et EXERCICE 5
« GULF » 2012… EXERCICE ou PROJECTION 5

Le besoin EBRC
Le défi de l'EBRC 6
par le LCL Grégory Colombani
L'EBRC est au cœur de SCORPION 6
par le COL Rémy Cadapeaud

Tribune libre
Réflexions sur la création d'un quatrième peloton au sein des E.E.I. : 7
par le CNE François Barthelot
La prise en compte du combat embarqué dans les processus de génération de forces 7
par le CES Pierre-Yves Ginot

Etranger
L'avenir de l'arme blindée cavalerie dans la ligne de visée 8
par le LCL Peter Mutzek

L'arme blindée émirienne 8
par le LCL Yann Boivin

EDITORIAL

L'engagement remarqué de nos escadrons au Mali amènent naturellement à proposer le combat en zone désertique comme fil rouge de ce numéro de « Cavalerie ». L'opération Serval sera par ailleurs à l'ordre du jour dans les futurs numéros lorsque les retours d'expérience auront été analysés et décortiqués. Zone actuelle d'engagement et probable dans le futur, les déserts constituent des zones refuges particulières. Grands espaces, possibilités de manœuvre mais aussi contraintes logistiques, milieu géographique difficile constituent quelques caractéristiques de ce combat particulier.

Une évocation historique sous la forme d'un « raid écrit de deux ans et demi » au travers des combats de la 2e Guerre mondiale dans les déserts de Lybie nous rappellera qu'il existe des invariants dans ce type de combat.

Le travail doctrinal en cours sur cet engagement en zone désertique est présenté par la DEP.

Par ailleurs, la parole donnée au 501e RCC relate pour sa part ses expériences récentes d'exercices menés aux Emirats Arabes Unis ainsi que son engagement en Kapisa.

Un article sur le futur EBRC, successeur de nos vénérables AMX 10RCR et ERC90D, actuellement engagés au Mali mais aussi au Tchad est proposé par la STAT.

Le CFT nous propose un article plus général sur la prise en compte du combat embarqué dans le processus de génération de forces.

Un focus est mis sur les armes blindées émirienne et allemande.

Enfin, la tribune libre nous donne une réflexion sur une réorganisation des EEI. je profite d'ailleurs de cette tribune pour rappeler que le forum de la cavalerie est ouvert et actif sur le site Intradef de l'école et permet d'échanger un certain nombre d'idées : inscrivez-vous et publiez !

Colonel Dominique Lemaire
Directeur des Etudes et de la Prospective de l'Ecole de Cavalerie.

DOSSIER : LE COMBAT EN ZONE DESERTIQUE

Batailles du désert et 2e guerre mondiale

Fin 1940, Mussolini décide d'attaquer l'armée anglaise en Egypte avec 500 000 hommes commandés par le maréchal Graziani. En face, les britanniques ne possèdent que 30 000 hommes commandés par le général Wawell. Les chars italiens sont de piètre qualité, extrêmement lents, mal armés, très peu blindés tandis que les chars britanniques sont mieux armés et extrêmement blindés. Il reste cependant comme leurs homologues italiens extrêmement lents dans une guerre de mouvement. Le désert favorise l'utilisation des troupes mécanisées. Graziani attaque, les anglais le stoppe aussitôt grâce à leurs canons antichars de 6 livres et contre attaquent pour s'emparer de toute la Libye. Hitler n'est pas à la première défection de son allié italien. Il envoie aussitôt le général Rommel au commandement de ce qui va devenir la célèbre *Afrikakorps*

Lire la suite

La cavalerie en zone désertique

Le désert, ou plutôt les déserts ont toujours été et restent des zones privilégiées d'emploi de la cavalerie. Espaces arides à la végétation rare ou clairsemée, ceux-ci permettent souvent d'observer et de tirer au maximum de la capacité des armes des chars. Néanmoins, les déserts ne se ressemblent pas et n'autorisent pas tout. Les contraintes sont multiples tant sur les hommes que sur le matériel. On ne combattra pas forcément de la même façon dans le Sahara que dans le Sinaï ou dans le Golfe désertique. A l'intérieur de ces déserts également certaines zones sont difficilement franchissables voire pas du tout (dépression de Quattara, zones montagneuses…) pour des véhicules à roues comme chenillés. Enfin ces espaces géographiques ont été le théâtre aussi bien de guerres symétriques (seconde guerre mondiales, guerres israélo-arabes…) que de guerres dissymétrique (guerre du Golfe…) et asymétrique (Mali, Tchad…). Dans ces zones particulières et face à cette diversité d'ennemis et de conflits possibles (l'arc de crise est parsemé de nombreux déserts) quel peut être le rôle de la cavalerie dans le combat interarmes ?

Lire la suite

LES UNITES ONT LA PAROLE

Dans ce numéro nous offrons la parole au 501e régiment de chars de combat

Le 501 : ascendant et polyvalence

Le 501 a eu une année 2012 riche et dense : elle a été marquée par son engagement en Afghanistan, où le 501 a armé les 2 pelotons blindés de Kapisa au sein du GTIA ACIER. Ce dernier mandat pour les blindés a été mené dans une période délicate de désengagement, où le combat embarqué aura été primordial. Le 501 a aussi armé les Advisory Teams, mission de conseil et d'accompagnement au combat des éléments de commandement du Kandak 33. Toute autre expérience fut l'exercice GULF SHIELD 2012 aux Emirats Arabes Unis, véritable exercice de projection du LECLERC, avec 27 chars et un TC2 – Train de combat n°2 - déployés dans le Golfe pour un exercice d'un mois. A l'autre bout du spectre, une mission de présence et souveraineté en Guadeloupe et une mission de protection au Sénégal. Ces projections se sont terminées alors que le régiment se lançait résolument dans la préparation opérationnelle en garnison. Résolument et avec entrain, grâce à l'environnement exceptionnel de Mourmelon pour la manœuvre et le tir, et un matériel en pleine maturité.
Lire la suite

La cavalerie en Kapisa

De mai à décembre 2012, deux pelotons de chars du 501ème RCC ont été projetés sur AMX 10RCR et VAB CN20 en AFGHANISTAN au sein du Groupement Tactique Interarmes ACIER (16e BC) « Félinisé », en KAPISA.
Lire la suite

« GULF » 2012… PROJECTION et EXERCICE !

L'exercice GULF 2012 n'a pas simplement été un exercice de projection, mais aussi un vrai exercice de tir et de tactique, un temps d'entraînement en milieu désertique. En voici quelques aspects.
Lire la suite

« GULF » 2012… EXERCICE ou PROJECTION ?

Du 15 avril au 03 mai 2012, un détachement du 501e régiment de chars de combat (501eRCC) a participé à l'exercice GULF 2012 aux EMIRATS ARABES UNIS (EAU) au sein du GTIA13 armé par la 13e Demi -Brigade de Légion Etrangère (13eDBLE).
Pour le personnel du régiment, cet exercice a généré beaucoup d'enthousiasme et fut la preuve de la parfaite synergie entre les acteurs de la chaine maintenance et ceux de la chaine opérationnelle. Dès que l'ordre confirmant notre participation à GULF 2012 est tombé, cet exercice est immédiatement devenu la priorité pour nous tous avec une montée en puissance réalisée en temps contraint et en superposition de nombreux autres rendez-vous.
Lire la suite

LE BESOIN EBRC

Le défi de l'EBRC

La conception de l'engin blindé de reconnaissance et de combat (EBRC) pose pour l'armée de Terre la problématique du renouvellement de sa capacité blindée médiane. Plutôt que de présenter les performances opérationnelles attendues comme autant de lignes d'un imaginaire cahier des charges, il a semblé davantage pertinent dans le cadre de cet article d'insister sur les raisons qui ont prévalu à tel ou tel choix de conception et de souligner les différentes visions qui se sont alors opposées.

EBRC, quatre lettres pour un acronyme. Ces quatre lettres portent à elles seules la problématique du remplacement à l'horizon de la fin de la décennie de la capacité aujourd'hui couverte par les segments roue-canon et antichar longue portée.
EB pour « engin blindé » : les deux premières lettres posent la distinction avec le char de bataille au travers d'une souplesse d'emploi élevée, caractérisée par un engagement sur tout le spectre des opérations et une empreinte logistique donc économique maîtrisée.
R pour « reconnaissance » : ici est affirmée la combinaison de la mobilité opérative, de l'autonomie et de la furtivité, adaptée aux missions éloignées des centres de commandement et de logistique.
C pour « combat » : là est affirmée la combinaison du feu, de la mobilité tactique et de la protection, adaptée aux missions particulièrement exposées à l'adversaire.
Lire la suite

L'EBRC est au cœur de SCORPION

L'action au contact, **dans** la zone dangereuse de proximité physique de l'adversaire, reste le privilège des forces terrestres. Nous le savons, ces actions évoluent en imposant, en particulier aux composantes multi-rôles du contact, de meilleures aptitudes en agression et en protection, sans limiter leur mobilité et en tirant parti du partage et de la transmission de l'information.
Lire la suite

TRIBUNE LIBRE

Réflexions sur la création d'un quatrième peloton au sein des E.E.I. :

Quid d'un peloton de renseignement dans la profondeur ?

La récente restructuration des escadrons d'éclairage et d'investigation (E.E.I.) a conduit au transfert de leur quatrième peloton : le peloton d'appui direct (P.A.D.) à l'escadron d'aide à l'engagement (E.A.E.), bien que leur manuel en prévoit toujours l'usage en opération[1]. Cette situation pénalise l'E.E.I. à double titre : à la fois dans le cadre de l'instruction du niveau escadron mais aussi parce qu'il obère la capacité opérationnelle de l'E.E.I. lorsque que le P.A.D. est projeté (en structure organique voire en PROTERRE) avec son escadron d'appartenance : l'E.A.E. De la sorte, il convient de s'interroger d'une part sur l'utilité de recréer un quatrième peloton au sein de l'E.E.I. pour lui redonner sa pleine capacité à manœuvrer et d'autre part sur la nature que ce quatrième peloton pourrait revêtir.

Lire la suite

La prise en compte du combat embarqué dans les processus de génération de forces

Décrit dans la DIA 5, le processus de génération de forces est primordial pour affecter aux missions fixées, les moyens nécessaires, qui déterminent finalement la crédibilité et l'efficacité de l'engagement. La doctrine d'emploi des forces (DIA 01) rappelle à son sujet que « la supériorité matérielle repose à la fois sur les ressources globales disponibles et sur l'aptitude à les mobiliser (grâce à une génération de forces adaptée à la menace), à les projeter et à maintenir leur potentiel dans la durée ».

Concernant la sous-fonction « combat embarqué », le processus de génération de force peut sembler aujourd'hui davantage marqué par les facteurs culturels, de coût et d'image que par les besoins de la mission en tant que tels.

Lire la suite

[1] ABC 35.411, Manuel d'emploi de l'E.E.I., section I.2. Organisation & I.3. Articulations possibles.

ETRANGER

L'avenir de l'arme blindée cavalerie dans la ligne de visée

Cet article proposé par l'école de cavalerie Allemande stationnée à MUNSTER vise à présenter la nouvelle structure décidé en 2011 « Heer 2011 » qui se met en place à échéance de 2015.

Il est à noter que depuis 2005, les unités de reconnaissance blindée « Panzeraufklärer » ainsi que les traditions associées n'existent plus. Ces unités se sont transformées et sont devenues la « Heeresaufklärungstruppe ». Elles remplissent les fonctions « ISR » pour l'armée de terre et se trouve au niveau de la BIA à raison d'un bataillon par brigade (comparable aux BRB ou aux BRM de la brigade RENS).

Aujourd'hui, les bataillons de chars et d'infanterie mécanisée (les deux formant un système complémentaire) disposent de leurs propres unités de reconnaissance de combat « Gefechtsaufklärung ».

Lire la suite

L'arme blindée émirienne

Indépendants depuis le 2 décembre 1971, les anciens états de la côte des pirates se sont organisés en une fédération comptant au départ six émirats, Abu Dhabi, Dubaï, Sharjah, Ajman, Um al Qwain, rejoints au début de l'année 1972 par l'émirat de ras Al Khaima. Au sein de cette fédération dirigée par l'émir d'Abu Dhabi Sheikh Zayed Bin Zayed Al Nayan, chaque émirat a conservé pendant longtemps ses propres forces de sécurité. Ce n'est qu'à la fin des années 80 que la décision de créer une armée fédérale fut prise par les dirigeants du pays. Cette unification des forces s'accompagna d'une harmonisation des achats d'équipements, de la formation et de l'entrainement.

Lire la suite

RAPPEL

Les ateliers de la cavalerie :

Le 21 octobre 2013 à l'amphithéâtre Foch de l'École militaire à Paris aura lieu une journée sur le thème "quelle cavalerie demain pour l'armée de terre?".
Cette journée est organisée autour de tables rondes restreintes le matin, puis d'une restitution l'après-midi des conclusions ainsi que de débats.

Venez nombreux.

ARTICLES

Le défi de l'EBRC

La conception de l'engin blindé de reconnaissance et de combat (EBRC) pose pour l'armée de Terre la problématique du renouvellement de sa capacité blindée médiane. Plutôt que de présenter les performances opérationnelles attendues comme autant de lignes d'un imaginaire cahier des charges, il a semblé davantage pertinent dans le cadre de cet article d'insister sur les raisons qui ont prévalu à tel ou tel choix de conception et de souligner les différentes visions qui se sont alors opposées.

EBRC, quatre lettres qui résument la problématique du remplacement à l'horizon de la fin de la décennie de la capacité aujourd'hui couverte par les segments roue-canon et antichar longue portée. EB pour « engin blindé » : la distinction avec le char de bataille est marquée en vertu d'une souplesse d'emploi élevée, caractérisée par un engagement sur tout le spectre des opérations et une empreinte logistique maîtrisée.
R pour « reconnaissance » : ici est affirmée la combinaison de la mobilité opérative, de l'autonomie et de la furtivité, adaptée aux missions éloignées des centres de commandement et de logistique.
C pour « combat » : là est affirmée la combinaison du feu, de la mobilité tactique et de la protection, adaptée aux missions particulièrement exposées à l'adversaire.

Mobilité, agression, protection, observation, communication : cinq piliers sur lesquels repose toute capacité blindée. L'exercice d'expression du besoin militaire a consisté à déterminer pour chacun d'entre eux les performances structurantes en respectant les contraintes de coût et de calendrier objectifs. Le raisonnement militaire n'est ici jamais très loin, que ce soit le questionnement premier « de quoi s'agit-il ? » de FOCH comme la nécessité d'une approche globale. En particulier, il est une vérité à rappeler : ce n'est pas la somme de performances opérationnelles ou de solutions technologiques envisagées séparément qui consolide un point de fonctionnement (approche *bottom-up*) mais bien la capacité opérationnelle recherchée qui doit être déclinée en performances cohérentes assurant un ou plusieurs points de fonctionnement (approche *top-down*). Toutefois, pour chacun de ces piliers, la longue « campagne[2] » de l'engin blindé de reconnaissance et de combat a été jalonnée de points de décision, instruits au regard des lignes d'opérations du besoin militaire, de l'état de l'art – faisabilités technique, économique et calendaire- et des convictions personnelles des officiers en charge du dossier, qui se traduisent en orientations fortes pour la solution technique finale. On sent bien ici l'ambivalence de cette stratégie. Il apparaît clairement que chaque direction impulsée a permis de consolider le projet de l'EBRC, en permettant en particulier l'identification des performances structurantes atteignables et la concentration des efforts. En contrepartie cela a contraint la liberté d'action pour la conception de l'EBRC, en le considérant comme une somme de briques technologiques dont la nature et la valeur ont été figées très en amont de sa réalisation effective, sur la base d'informations parfois limitées.

[2] Le document d'orientation de l'engin blindé à roues de contact (E.B.R.C.) a été diffusé par l'état-major de l'armée de Terre en 2001.

Revenons ainsi sur les différentes visions qui se sont opposées lors des travaux des phases d'initialisation, d'orientation et d'élaboration[3] de l'EBRC, et qui continueront sans aucun doute de s'opposer au-delà même de l'horizon de sa mise en service.

L'architecture ou la défense ferme des conditions éprouvées de mise en œuvre.

La nécessité pour l'équipage de disposer d'une très bonne perception de l'environnement extérieur a été réaffirmée, notamment pour maintenir un engagement au plus bas niveau de violence en s'adaptant à l'attitude générale de l'adversaire (principe de réversibilité opérationnelle). Si le concept de téléopération a été envisagé, pour limiter la hauteur de l'engin en raison d'une tourelle de petite taille et peu protégée et pour faciliter la conception industrielle au regard du gain de masse attendu, les évaluations technico-opérationnelles menées sur des démonstrateurs fonctionnels[4] ont conclu à la nécessité de disposer d'une tourelle habitée. Dans une logique de polyvalence blindée, tout comme dans la perspective de contraintes budgétaires portant en particulier sur la réduction de la masse salariale, il est apparu pertinent de contenir le volume de l'équipage à trois membres. Ce choix a conduit à envisager un mode automatique d'alimentation des munitions afin de limiter la contribution physique du chef d'engin durant les phases de tir.

L'agression ou la victoire de la polyvalence sur le combat de rencontre.

Avant même le retour de la composante antichar longue portée au sein de la cavalerie blindée, il a été décidé de renouveler la capacité d'agression du segment blindé médian au moyen non pas d'un canon de gros calibre mais d'un canon de moyen calibre, 40 mm à technologie télescopée en l'occurrence, complété de missiles. Davantage polyvalent, par la nature des cibles traitées comme par l'étendue des contextes d'engagement permis, supposé moins lourd et plus aisément intégrable en tourelle, le calibre de 40 mm a été choisi dès le stade d'orientation pour initier une coopération bilatérale étatique et industrielle avec les Britanniques – programme de qualification de l'arme et des munitions- intéressés dans le cadre de la rénovation du véhicule de combat d'infanterie WARRIOR et du remplacement du char de bataille CHALLENGER (FRES Scout Vehicle). Présentée comme complémentaire de l'armement principal de 40 mm et réalisée sous forme de kit dans une logique économique vertueuse, la fonction missile reste indispensable pour le combat de l'EBRC afin de conserver en particulier une capacité d'agression des chars de batailles que ne permet pas le 40 mm. Elle équipera ainsi les engins pour tout engagement opérationnel. C'est bien là un choix majeur qui a été fait sur la capacité d'agression puisque les performances de perforation limitées du 40 mm comme les délais de mise en œuvre de la fonction missile ont assurément hypothéqué la capacité de combat de rencontre en situation de duel contre un engin de combat. La rationalité a imposé que le missile équipant l'EBRC soit le missile de moyenne portée (MMP), en dotation future dans les unités d'infanterie et de cavalerie en version « poste de tir débarqué » en succession du missile MILAN. Outre qu'elle ne répondait pas au strict besoin du combat de contact, l'alternative d'un missile d'une portée plus élevée, de l'ordre de huit kilomètres, ayant vocation à porter les feux au-delà de la vue directe, n'a pas été retenue car elle aurait rompu le point d'équilibre recherché entre agression, protection et mobilité. Le gain opérationnel majeur en termes d'agression reste bien la capacité de tirer au canon en mouvement.

L'observation ou la voie (optique) de la raison.

---

[3] Le cycle de vie d'un programme d'armement est divisé en six stades : initialisation, orientation, élaboration, réalisation, utilisation et démantèlement.

[4] Programme d'études amont **TOUTATIS** (**tou**relle **t**éléopérée à **a**rmement et munitions **t**élescopées **i**ntégrés).

La nécessité pour l'équipage d'appréhender la situation tactique fidèlement et dans sa globalité (perception du relief, appréciation des distances, reconnaissance des formes et des couleurs…) a été réaffirmée, tout comme celle de disposer d'une supériorité tactique sur l'adversaire avec des distances d'identification cohérentes des distances d'engagement au canon et au missile[5]. Le gain opérationnel du combat en mouvement est maintenu avec une observation assurée en roulant, avec des distances d'identification toutefois réduites. Le principe de répartition de l'observation au sein de l'équipage a été maintenu avec en particulier une fonction *hunter-killer*. Suivant une logique équivalente à celle qui a prévalu pour la téléopération, le concept d'observation « tout vidéo » a été étudié dans la mesure où il facilite la conception industrielle en raison d'une intégration simplifiée des moyens d'observation. Les évaluations technico-opérationnelles ont montré jusqu'à présent que ce concept n'était pas mature et n'apportait pas de gain opérationnel manifeste alors que des doutes subsistent non seulement sur les performances intrinsèques mais également sur la robustesse de la fonction et son maintien en modes dégradés. Il a donc été décidé de s'orienter vers une architecture éprouvée sur nos véhicules actuels AMX 10 RCR et LECLERC ainsi que sur ceux des pays amis et alliés (citons parmi les récents programmes les FRES SV et WARRIOR britanniques et le PUMA allemand) en dotant le tireur d'une voie directe optique couplée à la conduite de tir.

La mobilité ou l'éternel débat entre roue et chenille.

Les travaux du stade d'orientation ont été concomitants du peuplement en VBCI des brigades multi-rôles, appelées à voir leurs AMX 10 RCR remplacés par des EBRC. Aussi a-t-il été envisagé une homogénéité des performances de mobilité opérative et tactique pour donner au chef interarmes des pions tactiques pouvant être engagés dans un même cadre espace-temps. Il a rapidement été démontré que cette stratégie aurait inéluctablement conduit à une solution technique équivalente : blindé à roues 8*8 ou à chenilles. Il n'en fallait pas plus pour « déterrer la hache de guerre » entre partisans de la chenille, fut-elle d'acier ou de caoutchouc, et de la roue. Il serait trop osé de présenter ici une analyse comparative tant ce débat reste partisan. L'essentiel est davantage de préciser deux éléments qui ont conduit le chef d'état-major de l'armée de Terre à orienter l'EBRC vers un concept de blindé à roues : la maîtrise de l'agressivité visible pour les interventions de stabilisation et de normalisation et l'aisance d'un déploiement opératif, encore démontrée lors de l'opération SERVAL au Mali. Ne nous y trompons pas, il n'a pas été question de trancher singulièrement entre roue et chenille dans les travaux menés au stade d'élaboration mais bien de déterminer parmi plusieurs concepts envisageables celui qui correspondait le mieux à la capacité opérationnelle recherchée, traduite par son point d'équilibre entre performances (principalement agression, protection et mobilité), calendrier et coût. L'attendu est donc désormais de disposer d'un blindé à roues 6*6 dont les performances de mobilité sont au moins égales à celles de l'AMX 10 RCR, à l'exception du pivot qui n'apparaît pas techniquement réalisable sans efforts démesurés. C'est le respect de cet objectif qui impose une masse inférieure à 24 tonnes, contrainte principalement déclinée sur le niveau de protection atteignable.

La protection ou le difficile équilibre entre le glaive et la cuirasse.

La protection peut être érigée en fonction singulière ou reléguée en résultante d'autres facteurs parmi lesquels l'agression, la mobilité ou la furtivité. Certes, mais le vrai débat n'est pas là. La volonté d'engager l'EBRC sur tout le spectre des opérations est de nature à se traduire par une protection suffisante contre les menaces principales dans une intervention de

[5] La portée pratique du 40 mm est de 1500 m. La distance maximale de vol du MMP devrait être de l'ordre de 3500 m.

moyenne intensité, et contre les menaces secondaires d'une force de décision dans une intervention de haute intensité. Il peut tout aussi légitimement être affirmé que prime l'esprit de la reconnaissance blindée, dont les missions comportent un important taux d'attrition justifié par la perte d'un petit nombre - un équipage à trois hommes - en échange de la sauvegarde d'un nombre plus important - un groupe embarqué de dix hommes. Dans les faits, les engagements récents mettent en évidence que les pertes au combat conduisent systématiquement à mener des opérations d'amélioration de la protection des véhicules, en nature comme en performance. Améliorations qui se traduisent inéluctablement par une augmentation significative de masse, deux tonnes pour le VBCI et à peine moins pour l'AMX 10 RCR, pour faire face aux menaces rencontrées en Afghanistan. L'équation à résoudre est donc de protéger les équipages et de maîtriser le devis de masse pour assurer en particulier l'agilité au contact, vecteur primaire de protection. Aussi a-t-il été choisi une voie médiane qui assure la protection de l'équipage face aux menaces les plus probables et avec des performances qui ne sont pas inférieures à celle de l'AMX 10 RCR SEPAR[6] : face à la mitrailleuse de 14,5 mm, aux roquettes et aux mines/EEI. Et qui accepte une moindre protection pour les autres parties du véhicule comme le groupe motopropulseur. Il convient ici de noter qu'en s'intégrant dans le GTIA SCORPION, l'EBRC, lui-même doté d'équipements de détection et d'alerte (*soft-kill*), bénéficiera de la protection collaborative. Pour revenir à la furtivité pensée comme élément contributeur de la protection, la hauteur du châssis est contrainte sans pour autant permettre d'égaler la discrétion d'un AMX 10 RCR. En effet un niveau élevé de protection face au danger mine et EEI induit une augmentation de la garde au sol.

Comprendre les enjeux de l'EBRC c'est également être conscient que les réflexions sur les performances structurantes qui le caractérisent n'ont pas été menées isolement mais se sont inscrites dans celles du programme SCORPION. Ainsi la conception de cœurs communs (SICS[7], vétronique et simulation), la recherche de communauté d'équipements et la réalisation de fonction par kit, pour ne citer qu'elles, devraient apporter des gains opérationnel et économique significatifs : meilleure complémentarité opérationnelle, préparation opérationnelle facilitée et empreinte logistique allégée.

Nul ne peut dire ce que sera vraiment l'EBRC car la route jusqu'à sa mise en service opérationnel est encore longue et semée d'obstacles. Mais une solide base a été posée en 2012 avec l'expression du besoin opérationnel décrite dans la fiche de caractéristiques militaires de référence. Le dossier EBRC est un corps vivant aussi est-il parfaitement légitime que chaque fonction, chaque performance voire chaque équipement qui le compose aient fait par le passé et fassent encore l'objet de débats animés. Un seul impératif vaut dans cette perspective : raisonner fonctionnel.

Lieutenant-colonel Grégory COLOMBANI
Officier de programme Engins Blindés
Section technique de l'armée de Terre

Retour

[6] **SEPAR** : **S**ystème de protection **E**EI **P**our **A**MX 10 RC**R** déployé pour l'opération PAMIR en Afghanistan. Cet acronyme signifie « bouclier » en langue perse.

[7] **SICS** : **S**ystème d'**I**nformation du **C**ombat SCORPION

L’EBRC est au cœur de SCORPION

L’action au contact, **dans** la zone dangereuse de proximité physique de l’adversaire, reste le privilège des forces terrestres. Nous le savons, ces actions évoluent en imposant, en particulier aux composantes multi-rôles du contact, de meilleures aptitudes en agression et en protection, sans limiter leur mobilité et en tirant parti du partage et de la transmission de l’information.

C’est l’ensemble de ces nouvelles capacités qui, s’appuyant sur une compréhension de situation plus fine et partagée en temps réflexe, ouvre la voie à une efficacité opérationnelle renforcée, à de nouveaux modes d’entrainement et d’appui aux opérations, et, enfin, à de nouvelles prises d’initiatives tactiques aux plus bas échelons gages de l’imposition du rythme de l’action à l’adversaire.

L’EBRC est au cœur de ces enjeux opérationnels. Engagé dans toute opération extérieure et prépositionné comme l’AMX 10 RCR ou l’ERC 90D, cet engin de reconnaissance et de combat peut être déployé sur tout le spectre des opérations, y compris en action autonome.

Sans restriction d’emploi en métropole comme en opération extérieure, doté d’une protection crédible et modulaire et d’une capacité d’agression étendue, à la fois plus précise et plus variée, disposant d’un système d’information véritable atout en situation de rencontre avec l’adversaire et d’un système de simulation embarquée native, l’EBRC est l’outil de combat des GTIA multi-rôles des forces terrestres 2020.

Colonel Rémy CADAPEAUD
Officier de programme SCORPION
Etat-major de l’armée de Terre

Retour

Batailles du désert et 2e guerre mondiale

Fin 1940, Mussolini décide d'attaquer l'armée anglaise en Egypte avec 500 000 hommes commandés par le maréchal Graziani. En face, les britanniques ne possèdent que 30 000 hommes commandés par le général Wawell. Les chars italiens sont de piètre qualité, extrêmement lents, mal armés, très peu blindés tandis que les chars britanniques sont mieux armés et extrêmement blindés. Il reste cependant comme leurs homologues italiens extrêmement lents dans une guerre de mouvement. Le désert favorise l'utilisation des troupes mécanisées. Graziani attaque, les anglais le stoppe aussitôt grâce à leurs canons antichars de 6 livres et contre attaquent pour s'emparer de toute la Libye. Hitler n'est pas à la première défection de son allié italien. Il envoie aussitôt le général Rommel au commandement de ce qui va devenir la célèbre *Afrikakorps.*

Ce corps blindé comporte la 15e division légère, la 21e *Panzerdivision* équipée de Panzer I, II, III et IV. Rommel s'est rendu célèbre pendant la campagne de France. Il fixe les britanniques avec les Italiens tandis qu'ils débordent largement les britanniques par le sud. Ceux-ci sont contraints à la retraite et tentent d'arrêter les allemands et les italiens au sud de Tobrouk et de Benghazi. Leur contre-attaque est brisée au col d'Halam el Faya uniquement par les canons de 88 antichars. Ce qui permet à Rommel d'encercler Tobrouk et de commencer son siège. C'est le deuxième mouvement du balancier. C'est-à-dire que plus l'attaquant s'éloigne de son ravitaillement, plus il se retrouve en difficulté. Ce mouvement du balancier est typique de la guerre en Afrique entre 1940 et 1942. Cependant, Tobrouk demeure une grande gêne pour Rommel sur ses arrières. L'importance de cette ville tenait au fait qu'elle possédait le seul mouillage entre Tunis et Alexandrie pour accueillir les grands navires. Pendant la guerre du désert, son importance s'accrut par le fait que toute avance au-delà de Tobrouk présentait un handicap pour celui qui ne détenait pas le port. Rommel commença donc le premier siège de Tobrouk. Ses défenses comprenaient deux lignes complètement enterrées sur un périmètre de cinquante-cinq à soixante-cinq kilomètres de diamètre. La première ligne était constituée d'ouvrages de béton, souvent construits dans des grottes naturelles pouvant abriter une quarantaine d'hommes. Des tranchées les reliaient, et on trouvait tous les cent mètres une mitrailleuse, un mortier ou un canon antichar. Parfaitement camouflées, ces tranchées étaient pratiquement invisibles, même à courte distance. Un fossé antichar était creusé en avant des barbelés, il était large de trois mètres et profond de deux. Ce fossé devait empêcher tout passage d'engins chenilles.

Rommel lança son offensive en avril 1941. La résistance britannique fut tout de suite extrêmement efficace. Rommel tenait absolument à s'emparer de Tobrouk pour éliminer cette menace sur ses arrières et raccourcir ses lignes de communication afin de lancer une nouvelle offensive en Egypte. Il ne s'attendait pas à une si forte résistance de la part des Australiens qui la défendait. Mais contrairement aux Italiens qui avaient perdu la ville en deux jours face aux Britanniques, la 9e DI australienne avait été renforcée de la 18e brigade de la 7eDB ainsi que des restes de la 3e brigade blindée, ainsi que des unités d'artillerie de campagne et anti aériennes. C'est le major général Morse Head qui commandait l'ensemble. En outre, les forces britanniques étaient toujours en liaison avec la Royal Navy qui la ravitaillait en permanence. Cependant, les allemands bombardaient la ville en permanence ainsi que les quais du port. Rommel comprit rapidement qu'il fallait empêcher le ravitaillement afin de

s'en emparer par une attaque terrestre. Ce ravitaillement était assuré par une flotte très diverse constituée de destroyers, de remorqueurs ainsi que des bateaux de pêche. Dans les moments les plus terribles du siège, ces navires souvent appuyés par l'escadre de la Méditerranée et par la chasse britannique, bravait les mines, les bombes et les obus afin d'apporter aux défenseurs de Tobrouk les renforts, les matériels, les vivres et surtout l'eau qui était indispensable. Leurs pertes furent lourdes, surtout de jour. Les britanniques finirent par autoriser ces ravitaillements la nuit et sans lune. Rommel s'impatientait, il ne fut prêt à l'assaut que le 30 avril. Comme d'habitude, l'attaque commença par une attaque de stukas combinés avec de puissants tirs d'artillerie. Les défenseurs prirent à partie les stukas avec leur DCA, tandis que leur artillerie effectuait des tirs de contre batterie contre l'artillerie allemande. Cependant, la garnison ne pouvait recevoir des munitions avant la prochaine nuit sans lune, c'est-à-dire une semaine plus tard. Les stukas agissaient pratiquement sans aucune opposition car les britanniques ne recevaient l'appui que d'un escadron de Hurricanes. Lorsque le bombardement des stukas cessa, les chars soutenus par l'infanterie attaquèrent le secteur ouest des défenses. Mais ils furent accueillis par des tirs nourris des australiens et de l'artillerie. Les combats devinrent acharnés. Les blessés continuaient la lutte et utilisaient leurs armes jusqu'à épuisement de leurs forces. A la fin de la journée, les allemands et les italiens n'avaient pénétré les tranchées australiennes que de trois kilomètres. Cependant, ils s'étaient emparés de la colline de Ras-el-Madauar qui avait l'avantage de dominer une grande partie de Tobrouk. Le lendemain, Rommel engagea des réserves afin d'exploiter la prise de cette crête extrêmement importante. Pendant quatre jours les combats furent d'une extrême violence. Mais les troupes de l'axe s'arrêtèrent là. Cependant, le saillant de Ras-el-Madauar restait une menace permanente pour les australiens. A partir du 4 mai, les combats se déroulèrent essentiellement dans ce secteur. Après un mois de siège, les défenses étaient jonchées de chars et de véhicules détruits, la ville était elle-même un amas de ruines, il ne restait qu'une seule maison dans laquelle le général Morse Head continuait de commander la défense de Tobrouk. Pour les défenseurs, Tobrouk devint un enfer. La température montait au-dessus de quarante degrés, la nourriture manquait ainsi que l'eau. En outre, l'aviation allemande continuait de pilonner la ville et ses défenses. Les canons anti aériens du Royal Artillerie renforcés par ceux des navires se trouvant dans le port s'opposaient avec héroïsme aux pilotes allemands. En juillet, la campagne de Russie venait de commencer et les stukas rejoignirent le front de l'Est. Il était désormais possible à nouveau de décharger les navires de jour. Au fil des semaines la situation des assiégés s'aggravait mais ceux-ci tenaient toujours. En août, Churchill reçu des demandes de plus en plus pressantes du gouvernement australien qui voulait voir retirer ses troupes de Tobrouk. Au début du mois de septembre, après le remplacement d'une brigade australienne par une brigade polonaise, le premier ministre australien insista pour un retrait total. Cela faisait en effet cinq mois qu'ils se battaient dans des conditions épouvantables. Néanmoins, à la fin du mois de septembre la 70e division britannique du général Scobie releva tous les australiens. C'est alors, que le général Scobie décida de tenter une sortie pour rejoindre les unités de la 8e armée qui avaient lancé leur offensive sous le nom de code Cruisader. Il choisit d'attaquer à partir du secteur est. La 14e brigade appuyée par la 32e brigade blindée devait mener cette attaque. A l'aube du 22 novembre, trois heures après que la brigade polonaise ait lancé une diversion dans le secteur ouest, des troupes d'attaques se regroupèrent sur la ligne de débouché. Au loin, on entendait le bruit de la bataille que la 8e armée livrait à Sidi-Rezegh afin d'aider les assiégés. L'opération Cruisader devait durer

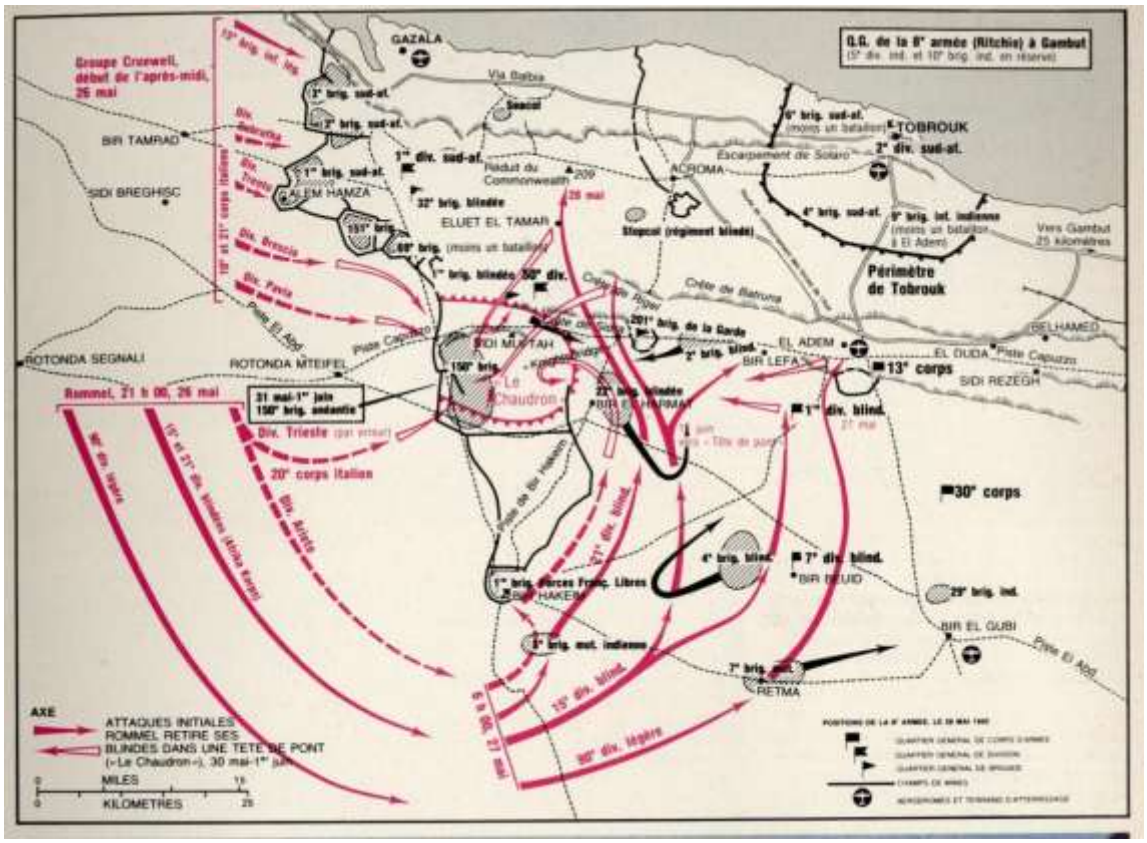
encore de longues semaines. En effet, le siège de Tobrouk ne fut levé que le 10 décembre. La Royal Navy put alors se reposer puisqu'elle n'était plus le seul lien entre Tobrouk et le gros des forces alliées. Elle avait livré, depuis le début du siège, 34 000 hommes, 72 chars, 92 canons et 34 000 tonnes de matériels. Le siège avait duré deux-cent quarante-deux jours.

Mais au sud, la 22e brigade est bloquée par les italiens de la division Ariete et la 4e brigade doit faire face à une contre-attaque de la 21e Panzerdivision. Les deux Panzerdivisions de l'Afrikakorps prennent position entre Bardia et Gambut. Rommel a toujours les yeux fixés sur Tobrouk. C'est donc le général Cruewel qui prend l'initiative de la contre-attaque allemande. Rommel tente donc une action sur les arrières mais celle-ci ne pourra pas empêcher nous l'avons vu la jonction entre les britanniques et le corps retranché de Tobrouk. Rommel ne peut tenir ce rythme et se repli vers l'ouest. C'est le deuxième mouvement du balancier.

Au milieu du mois de janvier 1942, les avant-gardes d'Auchinleck ont atteint le golfe de Syrthe. La Cyrénaïque parait perdue pour Rommel. Mais le jeu du pendule caractéristique de la guerre du désert va recommencer. En effet, les forces de l'axe revenant sur leurs bases de Tripolitaine, la 8e armée s'éloigne logiquement des siennes qui se trouvent en Egypte. Néanmoins, les pertes ont été très lourdes des deux côtés. C'est celui des deux belligérants qui reconstituera ses forces le plus vite qui aura de nouveau la liberté d'action et la possibilité de mener une nouvelle offensive. A ce jeu, les allemands et les italiens ont désormais l'avantage de communications raccourcies et d'une meilleure protection de leurs convois. La seconde offensive de Rommel en Cyrénaïque est la répétition de celle de 1941. En effet, il commence par fixer les avant-postes alliés à Mersa Brega et à El Gedabia le long de la côte méditerranéenne. Rommel voulait ainsi retarder une éventuelle offensive britannique en attaquant la 8e armée avant sa concentration. Mais lorsqu'il se rendit compte du désordre que son attaque avait provoqué, il lança ses Panzers dans une véritable offensive. Cependant, il fut arrêté à l'ouest de Gazala. En trois semaines il avait cependant reconquis toute la Cyrénaïque occidentale.

De février à mai 1942, les combats marquèrent une pause. Chacun reconstituait ses forces. Mais Rommel était impatient de repartir vers l'est, et Churchill demandait sans cesse à ses généraux de reprendre l'offensive vers l'ouest. Rommel attaqua le premier, avec une certaine imprudence du fait du manque d'eau et de carburant. Cependant, sa grande aptitude à l'improvisation et la faible réaction britannique lui évitèrent une défaite. Il s'empara de Tobrouk sans coup férir ce qui lui permit de s'ouvrir le chemin vers le Nil et Suez sur lesquels il lança aussitôt ses chars. Les anglais étaient en pleine retraite, ils s'arrêtèrent à El Alamein sur la route d'Alexandrie. Les forces terrestres britanniques avaient cependant à ce moment précis la supériorité numérique avec 100 000 hommes et 849 chars contre 90 000 et 560 chars aux forces de l'axe. Mais Rommel avait les meilleurs chars du champ de bataille et surtout il disposait de la supériorité aérienne. En outre, les généraux commandant les

Panzerdivisions allemandes étaient largement supérieurs en mobilité et en tactique que leurs homologues britanniques. En mai 1942, Rommel attaque de nouveau. Comme d'habitude l'infanterie italienne exécute d'abord une diversion puis l'Afrikakorps est engagée dans une grande manœuvre de flanc qui déséquilibre la 8e armée au cours de la nuit du 26 mai. Cependant, les allemands ne purent atteindre la côte. Ils se mirent alors en défensive. Le général Ritchie pensa que l'Afrikakorps était coincée. Mais les contre-attaques britanniques s'effectuèrent de manière trop directe et leurs chars tombèrent dans les souricières que Rommel leur tendait. Ritchie avait ses réserves trop dispersées tandis que Rommel lança une nouvelle offensive de flanc qui lui permit d'anéantir l'une après l'autre plusieurs brigades britanniques. Une fois de plus, le « renard du désert » avait su changer une défaite en victoire. Heureusement pour Ritchie la résistance de la première brigade française libre commandée par le général Koenig à Bir Hakeim résista huit jours et empêcha Rommel d'exploiter immédiatement son succès. La plus grande partie de la 8e armée se repliait sur l'Egypte tandis que le reste se réfugiait une fois de plus dans Tobrouk.



1 situation du 26 mai au 1er juin 1942

L'Afrikakorps continua sa progression au sud de la ville en direction de la frontière égyptienne. Soudainement, elle se rabattit vers le nord prenant à revers par le nord les britanniques de Tobrouk avant que celle-ci eut le temps d'organiser la défense. La garnison fut capturée au complet avec d'énormes dépôts de véhicules et d'approvisionnements qui allaient permettre à Rommel de lancer une offensive en profondeur. Rommel fut nommé maréchal par Hitler. Cependant, à l'est de la frontière égyptienne les unités du général Ritchie commençaient à se réorganiser. Mais les Allemands les obligèrent à retraiter sur El Alamein. C'est là, entre le désert et la côte, qu'allait se jouer la guerre du désert. Auchinleck commandant de la 8e armée n'avait pas le temps d'installer des positions fortifiées. Il s'inspira donc de la tactique de Rommel en utilisant une défense mobile. Auchinleck pensait que Rommel contournerait El Alamein par le sud. Ainsi, il organisa son dispositif en profondeur au sud du point d'appui. Bien qu'épuisées, les forces de l'axe attaquèrent le 1er juillet au sud

comme l'avait prévu le commandant de la 8e armée. Ce fut un échec. Les forces de l'axe furent durement éprouvées par les contre-attaques alliées. Le 3 juillet, la division néozélandaise détruisit la division Ariete.Le 9 juillet, les australiens de la 9e division anéantirent les divisions Sabratha et Trieste. De ce fait, le 18 juillet, Rommel se vit obligé de se mettre en position défensive. Ce succès britannique avait empêché la grande manœuvre de Rommel au sud.

Ainsi, commença la bataille d'Alm Halfa. En face, le lieutenant général Montgomery avait pris le commandement de la 8e armée. Pour Rommel, il fallait un succès rapide car l'élongation des lignes de communication devenaient trop importantes. Quant à Montgomery, il devait asseoir son autorité sur une armée convalescente.

Rommel attaqua le 31 août par une puissante attaque blindée lancée au sud le long de la dépression de Quatara. Comme à son habitude elle devait ensuite se rabattre vers le nord derrière Alm Halfa. Mais Rommel fut retardé par les champs de mines. Ainsi il fut devancé par Montgomery sur ses flancs par les 7e et 10e divisions britanniques. Avec audace, il attaqua droit sur Alm Halfa mais se heurta à une défense redoutable. Des combats extrêmement durs se poursuivirent jusqu'au 2 septembre. Le manque de carburant et de munitions, la résistance britannique et les attaques de la RAF désormais maîtres du ciel, obligèrent Rommel à arrêter l'offensive et à retraiter sur ses positions de départ.

Finalement, trop loin de ses bases, toujours le mouvement du balancier, Rommel sera battu dans la deuxième bataille d'El Alamein le 23 octobre 1942 par un Montgomery renforcé en chars de fabrication américaine. Puis ce fut la poursuite vers la Tunisie et la fin de l'Afrikakorps en mai 1943. Ce fut la dernière bataille du désert de la Seconde Guerre Mondiale. Depuis la guerre, la bataille du désert s'est concentrée au Moyen Orient avec les guerres israélo-arabes et les deux guerres du Golfes de 1991 et de 2003. A chaque fois le char lourd fut le roi du champ de bataille. C'est ainsi que l'on vit se dérouler une guerre éclair de six jours en 1967 dans le désert du Sinaï où les blindés égyptiens subirent une lourde défaite. Six ans plus tard, pendant la guerre du Kippour eut lieu la plus grande bataille de chars, depuis Koursk en 1943, entre les Syriens et les Israéliens.

En effet, la guerre du désert est propice aux chars lourds les plus blindés. C'est la raison pour laquelle le général Schwartzkopf a mis la division Daguet en flanc-garde des Alliés du fait de ses soixante-douze AMX 10 RC et de ses quarante-quatre AMX 30 B2 trop légèrement blindés. Dans le désert l'allonge et le blindage sont les rois sinon c'est la défaite assurée.

Capitaine Jean-Pierre Béneytou
Officier Patrimoine de l'Arme Blindée Cavalerie

Retour

La cavalerie en zone désertique

Le désert, ou plutôt les déserts ont toujours été et restent des zones privilégiées d'emploi de la cavalerie. Espaces arides à la végétation rare ou clairsemée, ceux-ci permettent souvent d'observer et de profiter de la portée maximum des armes des chars. Néanmoins, les déserts ne se ressemblent pas et n'autorisent pas tout. Les contraintes sont multiples tant sur les hommes que sur le matériel. On ne combattra pas forcément de la même façon dans le Sahara que dans le Sinaï ou dans le Golfe désertique. A l'intérieur de ces déserts également certaines zones sont difficilement franchissables voire pas du tout (dépression de Quattara, zones montagneuses…) pour des véhicules à roues comme chenillés. Enfin ces espaces géographiques ont été le théâtre aussi bien de guerres symétriques (seconde guerre mondiales, guerres israélo-arabes…) que de guerres dissymétrique (guerre du Golfe…) et asymétrique (Mali, Tchad…). Dans ces zones particulières et face à cette diversité d'ennemis et de conflits possibles (l'arc de crise est parsemé de nombreux déserts) quel peut être le rôle de la cavalerie dans le combat interarmes ?

Au regard de l'histoire et des conflits actuels, la cavalerie dans le désert apparait comme l'arme préférentielle pour combattre, dans ce milieu hostile, tout type d'ennemi. De plus, elle est capable de contrôler de très vastes zones dans la durée. Elle a néanmoins besoin des autres fonctions opérationnelles pour décupler ses atouts et ses effets sur l'ennemi notamment en raison de contraintes géographiques (nature du terrain, relief…), humaines (localités…) ou pour obtenir d'autres effets notamment par la 3D.

Aussi curieux que cela puisse paraître avec l'immense expérience accumulée par l'armée française depuis les FFL aux ordres du Maréchal Koenig à Bir Hakeim jusqu'aux opérations en cours dans le Sahel, il n'y a eu que peu d'écrits de doctrine sur l'emploi de la cavalerie dans le désert. Or il est nécessaire d'écrire celle-ci afin d'y valoriser l'expérience et les RETEX et de donner un cadre certes non rigide aux unités afin d'être encore plus efficient.

Si le désert ne révolutionne pas la tactique de la cavalerie, il modifie certains aspects en exacerbant à la fois des atouts mais également des contraintes fortes. En effet, les déserts, à partir du moment où le sol est porteur permettent très facilement aux engins à roues et surtout à chenilles de s'affranchir des rares axes existants. C'est donc un milieu particulièrement propice à la manœuvre avec des limites physiques différentes d'un théâtre de type centre-europe. En effet, dans un milieu tel que le désert les manœuvres d'encerclement, de déception, diversion, de contournement, de raids dans la profondeur, d'exploitation ont une efficacité décuplée car les possibilités y sont plus vastes et les unités blindées peuvent progresser plus facilement et rapidement malgré certains pièges qu'il convient de connaître.

Par ailleurs, même si le désert n'est pas vide d'habitants, les entraves à la mobilité que pourraient constituer des réfugiés, des véhicules personnels abandonnés, des mouvements de foule… sont quasi inexistantes ou facilement contournable. Les possibilités de surprise y sont donc fortes pour les deux camps grâce à cette extrême mobilité. Les manœuvres de l'Afrikakorps en 1941 et 1942 ainsi que celle de la VIIIème armée britannique en témoignent.

Toutefois si « le désert est le paradis du tacticien et l'enfer du logisticien » comme l'écrivait Rommel, cela nous rappelle combien les contraintes logistiques peuvent être importantes et doivent être anticipées et planifiées dans le combat de cavalerie. Ainsi les hommes comme les matériels sont soumis à de fortes contraintes que sont principalement la chaleur, le sable et l'état du terrain. Ces données climatiques et géographiques entraînent donc une usure accélérée des optiques, des organes mécaniques et une fatigue des hommes. Elles entraînent également une surconsommation en carburant, en ingrédients, en eau potable. En y associant des élongations gigantesques, la logistique d'une armée mécanisée peut vite tourner au cauchemar si elle n'est pas pensée et maîtrisée dans toutes ces dimensions. L'armée allemande en Afrique du Nord a perdu sous les coups de la VIIIème armée britannique mais aussi avec le talon d'Achille que fut Malte et qui a empêché les unités de Rommel d'être ravitaillées correctement. Malgré ces contraintes les unités de cavalerie possèdent intrinsèquement une bonne autonomie en carburant et munitions. Le char Leclerc peut disposer de fûts largables de carburant qui améliorent notablement son autonomie, l'AMX 10 RC possède une autonomie conséquente. De fait, les unités de cavalerie sont donc particulièrement adaptées pour combattre l'ennemi aussi bien par la manœuvre que par le feu sur de vastes zones et en profondeur.

Partant de ces atouts et de ces contraintes, quelles peuvent être les missions préférentielles des unités de cavalerie ? Combinant vitesse et portée maximale des armes, ces unités peuvent effectuer toutes les missions dynamiques aussi bien en offensive qu'en défensive dans le désert face à tout type d'ennemi. Exploitant la vitesse, elles peuvent, en

conjonction avec les autres fonctions opérationnelles, surprendre l'ennemi, le fixer et le détruire. La cavalerie dans le désert est particulièrement apte à contourner rapidement un ennemi installé pour l'attaquer sur les flancs ou l'arrière. Elle peut également effectuer des raids blindés dans une grande profondeur en coopération avec l'ALAT et éventuellement les forces spéciales. Enfin tant pour acquérir le renseignement de contact que pour tromper l'ennemi, les unités de cavalerie sont particulièrement adaptées à ce type de combat dans le désert.

Dans un environnement particulièrement hostile et exigeant, la cavalerie permet, par ses qualités intrinsèques qui peuvent être exploitées au maximum de leurs capacités, de garantir une grande liberté d'action grâce à sa mobilité et sa manœuvre et de pouvoir rapidement concentrer ses efforts face à tout type d'ennemi. De plus la cavalerie permet d'exploiter rapidement une situation favorable pour détruire complètement un ennemi déjà neutralisé et de gagner des délais essentiels sur le temps suivant. Ainsi, comme nous le montre le taux d'équipement en chars des pays désertiques de l'arc de crise, les unités de cavalerie aussi bien en chars qu'en engins blindés sont particulièrement adaptées au combat dans les zones désertiques pour, avec les autres armes et armées, emporter rapidement la décision avec une économie réelle des moyens.

CES de Peretti
DEP/EC

Retour

Réflexions sur la création d'un quatrième peloton au sein des E.E.I. :

Quid d'un peloton de renseignement dans la profondeur ?

La récente restructuration des escadrons d'éclairage et d'investigation (E.E.I.) a conduit au transfert de leur quatrième peloton : le peloton d'appui direct (P.A.D.) à l'escadron d'aide à l'engagement (E.A.E.), bien que leur manuel en prévoit toujours l'usage en opération[8]. Cette situation pénalise l'E.E.I. à double titre : à la fois dans le cadre de l'instruction du niveau escadron mais aussi parce qu'il obère la capacité opérationnelle de l'E.E.I. lorsque que le P.A.D. est projeté (en structure organique voire en PROTERRE) avec son escadron d'appartenance : l'E.A.E. De la sorte, il convient de s'interroger d'une part sur l'utilité de recréer un quatrième peloton au sein de l'E.E.I. pour lui redonner sa pleine capacité à manœuvrer et d'autre part sur la nature que ce quatrième peloton pourrait revêtir.

Ainsi, deux options peuvent être étudiées :

- Créer un second PAD ; ce qui redonnerait à l'E.E.I et l'E.A.E. leur pleine autonomie (d'instruction et de projection).
- Créer un quatrième peloton d'éclairage.

Considérant comme impérative la nécessite d'un quatrième pion pour l'E.E.I., l'objet de ce présent article s'attachera à démontrer la pertinence de la seconde option.

La nature de l'unité élémentaire, les matériels servis, l'esprit du combat d'éclairage, mais aussi une volonté de simplification des formations, prônent pour la création d'un quatrième peloton de même nature. Néanmoins, les réflexions tactiques actuelles, la recherche permanente de la polyvalence, comme les différents retours d'expérience peuvent nous amener à envisager une autre option : un peloton de même nature par ses matériels, mais qui par des compétences supplémentaires offrirait un atout majeur à l'escadron et à sa grande unité et ce dans le cadre d'une mission clef de l'E.E.I. : renseigner dans la profondeur tactique.

Dans le cadre de cette mission escadron, un PEI pourrait alors recevoir des missions de destruction sur objectifs dits « d'opportunité ».

[8] ABC 35.411, Manuel d'emploi de l'E.E.I., section I.2. Organisation & I.3. Articulations possibles.

Cette mission implique des patrouilles particulièrement « drillées », armées par du personnel très autonome et particulièrement aguerri, des procédures précises et normées. De la sorte, ce quatrième peloton pourrait concentrer les patrouilles les plus aptes à agir en autonome comme en décentralisé.

Créant *de facto* une dynamique d'excellence régimentaire (système de sélection spécifique…), il offrirait des capacités supplémentaires à l'escadron et à sa grande unité.

Une contribution à la dynamique d'excellence des régiments :
A l'instar des GCP ou des SAED, l'idée est d'ici d'avoir un peloton qui catalyserait les efforts du régiment, des soldats et qui tendrait vers l'excellence. Son vivier de recrutement serait non pas l'escadron mais le régiment. Des tests d'entrée, techniques, physiques permettraient annuellement de recruter le personnel nécessaire à ce peloton : pilotes VBL, adjoints de patrouille, tireur de précision, transmetteur, auxiliaire sanitaire… Celui-ci intégrerait alors le peloton et suivrait des cursus de formation complémentaire afin de permettre au peloton de détenir des capacités supplémentaires.

Des capacités supplémentaires :
Dans la logique étudiée d'acquisition de compétences particulières pour ce peloton et étant donné sa spécialisation pour un emploi tactique dans la « profondeur », il est possible d'envisager l'acquisition de nouvelles qualifications et/ou savoir-faire dans plusieurs domaines.
Dans un premier temps, il s'agirait d'accroître son aptitude au renseignement en développant ses capacités de capture d'images et de transmission numérique à longue distance pour offrir au chef une aide à la décision supplémentaire. Le peloton devrait pour cette mission se voir doter de matériels en conséquence.
Dans le cadre d'une capacité de destruction renforcée, l'objectif pourrait être de redonner au PEI sa capacité à délivrer des feux dans la profondeur. Dans ce cadre, les propositions suivantes pourraient être étudiées :

- la formation de personnel au *Naval Gun Fire Support*, pour guider les tirs des bâtiments de surface et subséquemment se « prépositionner » dans les futurs chantiers technico-opérationnels SCALP/EG (Système de Croisière Autonome à Longue Portée d'Emploi Général : missile air-sol longue portée anti-piste – anti-infrastructure) et SCALP Naval (ou MdCN : Missile de Croisière Naval) ;
- le retour à la compétence TAC-P dans les EEI, formation qui était auparavant dispensée aux personnels de ces unités.
- la formation au guidage LRU, au regard du rayon d'action du système d'arme.

Enfin, pour les deux brigades amphibies, ce peloton pourrait posséder un *beach-master*, profitant de la récente ouverture de cette formation aux personnels n'appartenant pas au domaine Génie. Offrir une capacité à organiser la plage et recueillir les premiers échelons du GTE serait un atout indéniable. De même, une coopération étroite avec les PCG et les DLRG (guidage au plus proche des objectifs…) amènerait une synergie inter-armes supplémentaire.

En conclusion, la création d'un quatrième peloton pour les E.E.I. est une problématique d'intérêt pour les éclaireurs. Ce peloton, de même nature par ses matériels mais aux compétences spécifiques pourrait être une réponse adéquate au départ du PAD de l'EEI, renouant d'ailleurs avec la tradition des pelotons commandos, outil d'excellence, catalyseur des dynamiques régimentaires. Cependant ce système ne serait à même de fonctionner correctement que si les débouchés opérationnels pour ce type de peloton existent : les engagements de type « malien » semblent bien adaptés. A défaut, il ne resterait évidemment qu'une coquille vide.

Capitaine François BARTHELOT,
commandant le 4e escadron du 1er REC/EEI 6e BLB.

Retour

La prise en compte du combat embarqué dans les processus de génération de forces

Décrit dans la DIA 5, le processus de génération de forces est primordial pour affecter aux missions fixées, les moyens nécessaires, qui déterminent finalement la crédibilité et l'efficacité de l'engagement. La doctrine d'emploi des forces (DIA 01) rappelle à son sujet que « la supériorité matérielle repose à la fois sur les ressources globales disponibles et sur l'aptitude à les mobiliser (grâce à une génération de forces adaptée à la menace), à les projeter et à maintenir leur potentiel dans la durée ».

Concernant la sous-fonction « combat embarqué », le processus de génération de force peut sembler aujourd'hui davantage marqué par les facteurs culturels, de coût et d'image que par les besoins de la mission en tant que tels.

En préambule, il importe de distinguer la notion de combat embarqué de ses déclinaisons : combat des blindés, char de bataille, cavalerie légère blindée, etc. L'objectif est bien ici d'équilibrer la force générée en lui attribuant une composante plus rapide, plus mobile et complémentaire du combat débarqué. Agripper d'une main pour permettre à l'autre de frapper, protéger d'une main l'action de la seconde, ... : tout un panel de variantes qui peuvent illustrer la complémentarité attendue entre les deux sous-fonctions. Ceci explique par ailleurs leur pérennité à travers les âges, et en garantit l'avenir indépendamment des équipements qui leurs seront attribués.

Il semble dès lors intéressant de noter que l'emploi et la place de la sous-fonction « combat embarqué » varie sensiblement suivant le contexte politique présidant à la constitution d'une force, à fortiori lorsque la force générée est synonyme de force projetée. L'engagement à l'étranger de moyens terrestres conséquents reste tributaire d'une adversité suffisamment marquée. La menace nécessite alors que le recours à la force armée fasse consensus et que ce consensus débouche sur une réelle détermination à agir, dont la force générée constitue la traduction concrète. Avant d'adapter la force à la menace, il y a donc d'abord adaptation (et donc « limitation ») de la force à la mission que nos autorités souhaitent lui faire remplir. Or, la sous-fonction « combat embarqué » paraît actuellement davantage tenir un rôle d'un

marqueur politique, dont le déploiement permettrait avant tout d'afficher un niveau de détermination.

En outre, notre culture militaire n'est pas sans effet sur l'approche que nous pouvons avoir du combat embarqué. Son développement laborieux et tardif reste notamment constitutif de notre histoire militaire. Et notre souci, largement diffusé au sein des armées, de « maîtriser la violence »[9] peut aussi rendre moins spontané l'emploi de moyens évoquant pour beaucoup les conflits interétatiques du passé, moyens dont on appréhende notamment qu'ils soient perçus comme facteur d'agressivité. Nos recours successifs au déploiement de la force sans réelle intention de l'employer ont pourtant donné lieu à de nombreux écrits. Mais notre fierté nationale concernant nos modes d'action en Somalie ou sur le pont de Mitrovica se traduisent aussi logiquement dans les choix effectués lors de la génération de force. A cet égard, le recours des Canadiens à des Léopards en Afghanistan ou l'acquisition récente par l'Algérie de 120 T-90 auprès de la Russie rappelle que toute génération de force est logiquement le fruit d'une culture nationale.

De ce fait, le recours à des moyens régulièrement qualifiés de « lourds » paraît peu spontané. Le qualificatif est d'ailleurs à lui seul éloquent. Notre concept d'emploi des forces[10] évoque lui-même explicitement cette « opinion publique qui tolère moins bien la violence, la guerre et les pertes humaines. Les conséquences d'ordre stratégique peuvent être très importantes ». Face à une menace lointaine et que nos concitoyens ne perçoivent pas comme immédiate, la tendance naturelle contribue à générer des forces présentées comme devant être « légères », jusque dans leur apparence immédiate. La « légèreté » d'un Rafale paraît pourtant sujette à caution. Mais dans le combat des perceptions, nos avions partagent, avec nos hélicoptères et nos frégates, l'avantage de ne pas occuper ostensiblement le terrain. L'adage « aux grands maux les grands remèdes » pourrait illustrer cette impression, que dans bien des esprits, le combat embarqué constitue un héritage lié à la défense du sanctuaire national et ne peut rentrer qu'en dernier recours dans la génération d'une force projetée.

En outre, en l'absence de menace vitale, toute intervention extérieure confère une place prépondérante à l'estimation coût-intérêt de l'action entreprise. Et, dans le contexte difficile que connaît notre pays, cet aspect peut s'avérer prépondérant dans la génération de

[9] Général Bachelet Pour une éthique du métier des armes ; FT01 Gagner la bataille, conduire à la paix ; FT02 Tactique Générale ; Règles d'engagements des conflits récents.

[10] Concept interarmées CIA 01, janvier 2010.

force, quelle que soit l'évaluation des besoins découlant de la mission. Plus que la valeur ajoutée qu'apporte la sous-fonction, la tentation immédiate peut être de s'arrêter au coût apparent et immédiat de son déploiement. Une approche comptable peinera forcément à quantifier la rentabilité conférée par la protection, la portée des moyens d'observation, la discrimination permise par la précision du tir ou encore l'étendue couverte par des unités sécables et autonomes. De fait, seule une réelle expérience interarmes, permet une génération de force qui ne s'enferme pas dans une logique exclusivement comptable, dont les conséquences opérationnelles peuvent s'avérer lourdes de conséquences. Comme au jeu, l'espoir de gain est étroitement lié à la mise de départ. Et, la diffusion des RETEX israéliens ou du conflit irakien, peut parfois paraître insuffisante à cet égard.

Au-delà des aspects théoriques de la génération d'une force, la place qu'y prend la sous- fonction combat embarqué peut donc apparaître comme particulièrement tributaire d'éléments conjoncturels et exogènes au processus lui-même. Pour autant, quelle que soit la logique qui préside à la répartition entre les fonctions, elle détermine les combinaisons tactiques dont disposera le chef sur le terrain. Sachant que la sous-fonction combat embarqué est particulièrement tributaire de ses équipements du moment. Les choix technologiques des décennies passées s'avèrent alors prépondérants. Et la durée des programmes d'armement s'ajoute aux défis communs aux autres sous-fonctions d'essayer de préparer aujourd'hui la guerre de demain. Cette donnée plaide notamment en faveur d'une sous-fonction pleinement « employable », car unanimement perçue comme soutenable.

Retour

Traduit de l'allemand

L'avenir de l'arme blindée cavalerie dans la ligne de visée

Cet article proposé par l'école de cavalerie Allemande stationnée à MUNSTER vise à présenter la nouvelle structure décidé en 2011 « Heer 2011 » qui se met en place à échéance de 2015.
Il est à noter que depuis 2005, les unités de reconnaissance blindée « Panzeraufklärer » ainsi que les traditions associées n'existent plus. Ces unités se sont transformées et sont devenues la « Heeresaufklärungstruppe ». Elles remplissent les fonctions « ISR » pour l'armée de terre et se trouve au niveau de la BIA à raison d'un bataillon par brigade (comparable avec les BRB ou les BRM de la brigade RENS).
Aujourd'hui, les bataillons de chars et d'infanterie mécanisée (les deux formant un système complémentaire) disposent de leurs propres unités de reconnaissance de combat « Gefechtsaufklärung ».

(LCL Gert-Roman Koch, Officier de liaison all)

1. L'arme blindée cavalerie aujourd'hui

Mutations des structures et adaptations sur le fond caractérisent depuis toujours les forces armées. Que ce soit sur le plan des nouvelles techniques d'armement ou des nouvelles tactiques, quiconque ne s'adaptait pas n'avait rien à opposer à l'ennemi. Il en va de même aujourd'hui, quand bien même d'autres aspects revêtent également de l'importance dans les mutations structurelles. Outre les réflexions menées sur le terrain de la politique de sécurité, les nouveaux scénarii, l'évolution démographique mais également, au passage, l'évolution des budgets jouent un rôle considérable dans la transformation des forces armées. La structure Armée de Terre 2011 est fondée sur la définition des orientations nationales (*Level of Ambition*), lesquelles sont axées sur les opérations de stabilisation. Et comme le gâteau ne peut être « partagé qu'une seule fois », toutes les armes regardent, plein d'attentes, diagrammes et tableaux.

L'arme blindée cavalerie allemande a une expérience certaine en matière de mutations structurelles et d'adaptation, puisqu'elle a dû, au cours des dernières décennies, faire passer le nombre de ces chars de combat de 4 000 à 225. Prenant appui sur ces chiffres, on a régulièrement spéculé sur la fin possible de cette arme riche en traditions, parfois sérieusement, parfois superficiellement ; par des formules aussi désinvoltes qu'ineptes, telles que « *light is sexy* », on a essayé de provoquer la fin du char de combat à force d'en parler, en ne prônant que les forces légères et flexibles.

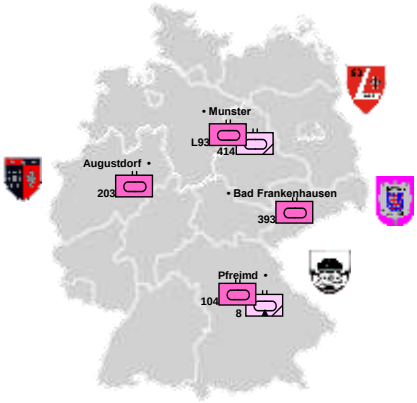
Une analyse neutre nous amène à constater que quiconque met en cause la nécessité de disposer de forces mécanisées dans une armée moderne ne parle pas en connaissance de cause. Il est onéreux de mettre à disposition des véhicules de combat d'infanterie et des chars de combat, et la nécessité de leur présence n'apparaît qu'au moment où on en a besoin. En ce sens, les réflexions selon lesquelles il faudrait renoncer à doter les unités blindées et d'infanterie mécanisée de tous les matériels prévus dans la structure « Armée de Terre 2011 » et de n'en mettre en service qu'un nombre utilisable restreint de matériels majeurs dans un

souci d'économie de moyens sont probablement dues à cet état de choses. Mais, si on part du principe que quantité et qualité des forces armées d'un pays souverain sont les paramètres d'une politique étrangère et de sécurité fiable et crédible, alors il convient de réévaluer constamment la valeur et l'utilité des véhicules de combat d'infanterie et des chars de combat. Aussi, avec quatre bataillons et 225 chars de combat prévus dans la structure Armée de Terre 2011, l'arme blindée cavalerie dispose-t-elle de moyens adéquats qui viennent parachever l'éventail capacitaire de la Bundeswehr.

2. Les garnisons de l'arme blindée cavalerie

Avec quatre bataillons de chars et neuf bataillons d'infanterie mécanisée, la structure 2011 comprend suffisamment de chars de combat et de véhicules de combat d'infanterie pour remplir les missions de l'armée de terre.
La nouvelle organisation allant de pair avec des réarticulations, deux bataillons de chars devront échanger leur béret noir contre un béret vert : le *33e bataillon de chars* stationné à Luttmersen deviendra bataillon d'infanterie mécanisée et le *413e bataillon de chars* stationné à Torgelow deviendra bataillon de chasseurs.

Bataillons de char en "AT 2011"

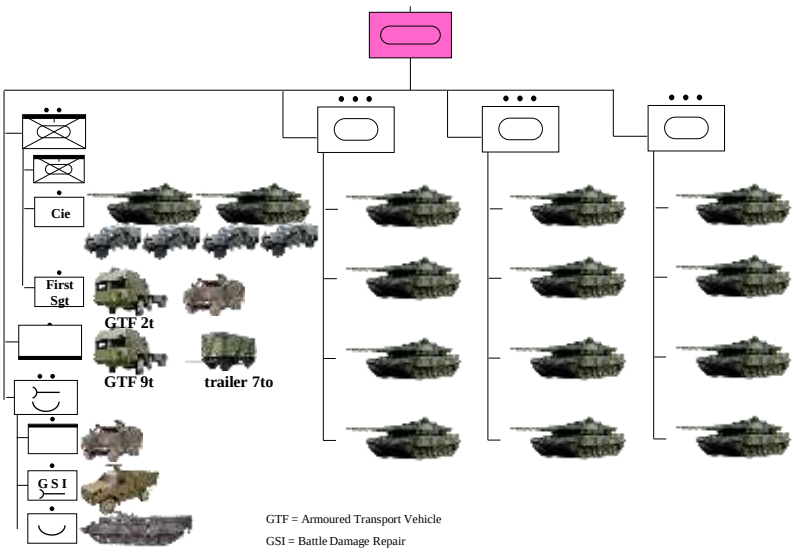


1

Si la nouvelle a dans un premier temps provoqué un grand malaise, il n'en reste pas moins vrai que dans les deux cas la solution retenue est bonne, tant pour les unités de mêlée dans leur ensemble que, dans le détail, pour les militaires et leurs familles, qui vivent dans ces garnisons. D'abord parce que celles-ci sont préservées, ensuite parce que le recyclage des cadres et soldats peut être réalisé sur la base d'un grand dénominateur commun. Le 393e bataillon de chars rejoindra Bad Frankenhausen, l'ancienne garnison de chars.

Les bataillons disposent de quatre escadrons composés pour chacun d'eux de trois pelotons. Les bataillons de chars seront cependant caractérisés par ce qu'il a été renoncé à ne pas réaliser pleinement leur dotation matérielle pour l'instruction et l'entraînement. Ainsi, les matériels « tourneront » pour l'instruction, ce sera la règle.

Structure escadrons de chars



13

Les troupes blindées, donc les bataillons de chars et d'infanterie mécanisée, aligneront 225 chars de combat LEOPARD 2, en différentes versions, ainsi que, au sein des unités mécanisées, 350 VCI PUMA auxquels viendra s'ajouter le GTK BOXER dans sa variante commandement.

Malgré les réductions d'effectifs dont elles font l'objet, les troupes blindées resteront la référence notamment en matière de protection, d'effets, de mobilité et de puissance de choc. La réduction du nombre d'engins, si elle peut sembler douloureuse, assure le maintien, indispensable et irremplaçable, de la capacité à être engagé dans des opérations interarmes. Le panachage chars de combat, véhicules blindés de l'infanterie et éléments d'infanterie sur GTK BOXER, tel que le prévoit le modèle « Six brigades », confère au chef interarmes un degré élevé de souplesse d'emploi et de capacité de faire face à des situations d'escalade de violence.

Illustration : VCI PUMA

3. Le LEOPARD 2

Avec le LEOPARD 2, la Bundeswehr dispose d'un des concepts de char de combat les plus équilibrés qui soient, pouvant soutenir toute comparaison avec des systèmes existants, y compris dans un futur proche.
Les documents conceptuels qui sont à la base du maintien de l'arme blindée cavalerie et qui servent à l'évolution du LEOPARD 2 sont le résultat d'une analyse poussée des guerres du Moyen-Orient, des Balkans et de l'Afghanistan. La deuxième guerre du Golfe notamment, au cours de laquelle ont été engagés des chars de combat à BASRA, BAGDAD et FALLOUJAH, souleva, pour l'armée allemande, la question de savoir si le LEOPARD 2 A5 et A6, optimisé pour les duels blindés, était suffisamment équipé pour le combat en zone urbaine contre des forces irrégulières qui se déploient sur 360°, et s'il ne fallait pas élargir la gamme de ses capacités.
L'adaptation structurelle de l'arme blindée cavalerie avec 70 LEOPARD 2 A6M dotés d'une protection antimines à partir de 2004 n'était que le premier pas dans la direction d'une extension des capacités existantes. Si, suivant l'exemple des Alliés, on devait, en plus, rendre le char de combat apte à son engagement contre des insurgés dans d'autres types d'opérations, notamment des opérations de stabilisation, alors il faudrait procéder à d'autres mesures d'adaptation. Avec 20 LEOPARD 2A7+, l'Allemagne pourra s'engager sur cette voie, de sorte à pouvoir également relever les défis liés aux opérations de contre-insurrection. En font notamment partie :

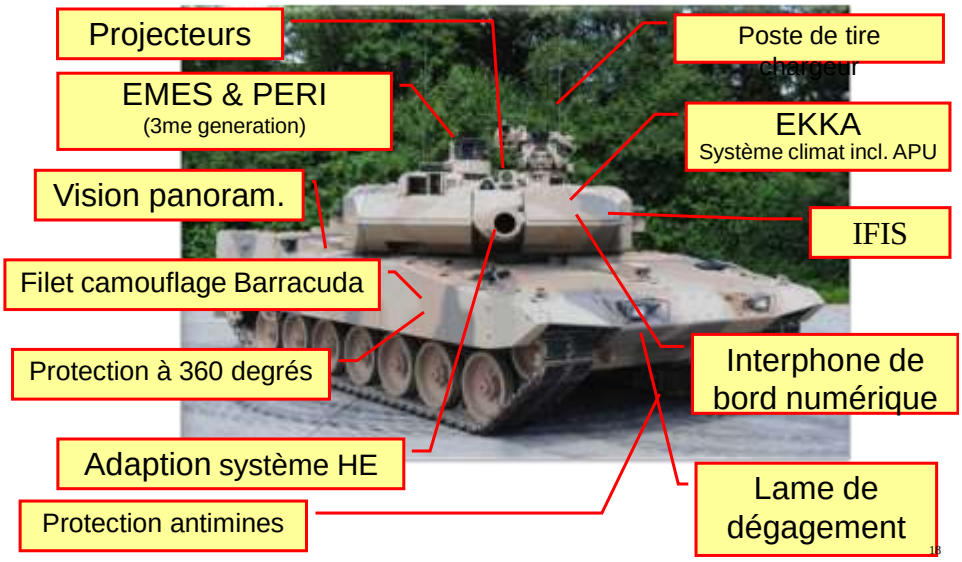
- l'appui-feu, y compris en combat urbain,
- l'accompagnement de l'infanterie,
- la protection des flancs,
- l'escorte de convois,
- les missions de reconnaissance,
- les patrouilles,
- l'engagement comme réserve rapidement disponible.

Les expériences des forces américaines et britanniques en Irak prouvent la nette supériorité du char de combat sur les VCI et les engins de transport de troupe à blindage léger, dans des configurations de très haute menace.
Seul l'emploi de chars de combat a contribué dans de nombreuses situations à emporter la décision, à éviter les rigidités tactiques et à s'imposer, grâce aux capacités uniques de l'arme blindée cavalerie que **sont la protection, la puissance de feu et la mobilité**. Le succès international que remporte le LEOPARD est, à ce titre, unique en son genre. Il constitue un témoignage éloquent de l'expérience détenue dans le domaine de la construction de chars et de l'excellence de l'ingénierie allemande.

Ce n’est pas un hasard si nos voisins européens et certains pays non membres de l’OTAN se sont décidés à acheter le LEOPARD 2, soulignant ainsi l’importance du char de combat comme symbole visible d’une politique de sécurité tournée vers l’avenir. Et l'intérêt que continuent à montrer les pays d'Asie et du Moyen-Orient pour le LEOPARD 2A7 est la preuve que le chemin choisi est le bon.

D’ailleurs, le standard atteint n’a pas conduit à se satisfaire des résultats sur une base erronée, car les champs « protection active » et « numérisation » ont été hâtés dans le cadre d’une coopération étroite entre la division "Etudes/Développement" de Munster et les concepteurs de Krauss-Maffei Wegmann qui ont traduit concrètement les expériences des opérations menées dans un cadre national et international.
Les améliorations apportées au LEOPARD telles que montrées sur l’illustration ne sont que les transformations visibles de l’extérieur opérées dans le cadre de son développement. Les interactions de tous les composants électroniques et, partant, la capacité du char de combat à agir en réseau infocentré sur le champ de bataille, capacité délibérément recherchée, supposent que leur contenu soit totalement refondu, car il est et sera indispensable d’y intégrer les derniers développements des technologies de numérisation du champ de bataille.

Modernisation de char LEOPARD 2 A7 + MBT



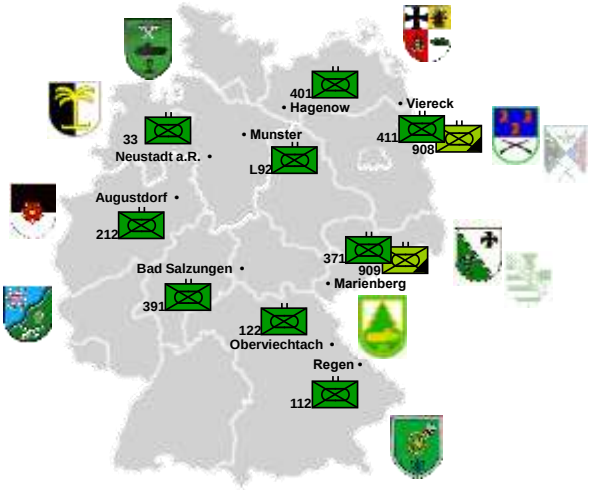
4. L’infanterie mécanisée

Bien que l’essentiel du présent article porte sur le futur de l’arme blindée cavalerie, il me faut faire un petit détour par l'infanterie mécanisée, dans la mesure où elle lui est intimement liée. Les deux armes se complètent de façon idéale, notamment avec la mise en service d’une nouvelle génération de véhicules ; aussi ont-elles été regroupées sous l’appellation « arme blindée ». Les chars de combat et VCI ont de tout temps mené ensemble le combat et continueront à le faire à l’avenir. Les hommes et femmes de l’arme blindée sont des spécialistes du combat : aucune autre arme n’est en mesure d’engager de façon ciblée et avec une telle rapidité le combat contre des forces légères, moyennes et lourdes ; cette caractéristique unique basée sur ce qui fonde l’arme blindée – à savoir la grande puissance de

choc, l’extrême protection, la puissance des effets et la grande mobilité –, combinée à l’esprit de corps particulier qui est façonné par la volonté de commander et l'enthousiasme, font de l'arme blindée un élément à forte valeur ajoutée entre les mains de chaque chef interarmes.

Avec les neuf bataillons d’infanterie mécanisée, les planificateurs de structure ont permis à l’armée de terre allemande une montée en puissance capacitaire sur le plan de la mécanisation, de la puissance de feu et de la capacité de débarquement. Avec l’infanterie, les brigades possèdent toutes les possibilités pour combiner efficacement les paramètres « effet », « protection », « puissance de choc », « mobilité » et « capacité de débarquement ». Ainsi, la capacité élémentaire du combat mécanisé dans tous les types d’opérations menées dans le cadre du combat interarmes est-elle toujours adaptable et, surtout, transformable. La possibilité de disposer, précisément lors des opérations de stabilisation, d’un moyen – l’arme blindée – permettant de s’adapter immédiatement aux risques d’escalade à tous les degrés d’intensité, se reflète très nettement dans la nouvelle structure de l'armée de terre.

Implantation
des bataillons d’infanterie mécanisée dans “AT 2011”



2

5. Développement

Se reposer sur ses lauriers n'est pas de mise, car les nouveaux défis du champ de bataille et les nouvelles techniques exigent une adaptation et une amélioration constantes. Il ne s’agit plus d’apprécier les seules expériences opérationnelles actuelles, mais de prévoir les évolutions futures. Le Centre de formation de l’arme blindée est, au-delà du domaine de l'armée de terre, considéré comme centre de compétences en matière de développement de l'arme blindée et de formation blindée, tant sur le plan national qu'international. Conserver ce label d'excellence dans les conditions-cadres de l’armée de terre 2011 sera possible, mais pas plus aisé qu’auparavant. Notamment le déménagement de la division Etudes de Munster à Cologne, pour s’installer à l’Office pour le développement de l'armée de terre, fait l’objet d’interrogations critiques non seulement à Munster, mais aussi dans l’industrie et chez nos partenaires étrangers. Alors que les expérimentations techniques et tactiques, les tests de tir ou les principes d’emploi régissant le combat en zone urbaine qui sont autant de champs d’action du développement, pouvaient être évalués sur place, les chemins à parcourir seront à l’avenir plus longs. Aussi s'agit-il maintenant de définir le cadre des développements à venir.

Glossaire

Gefechtssystem für den Kampf = Système de combat
Streitkräftegemeinsame Taktische Feuerunterstützung = Appui feu tactique interarmées
Aufklärung = Renseignement
Führung = Commandement
Infanterist der Zukunft = Fantassin du futur
Erweitertes System = Système élargi

Dans le passé, tous les utilisateurs LEOPARD ont été formés à Munster, et il convient de conserver cette compétence. Des expériences considérables ont pu être engrangées lors de la formation des équipages canadiens sur le LEOPARD 6 A6M, dans l'optique de son utilisation en Afghanistan ; les échanges de savoir-faire et d'expériences opérationnels ont été intégrés au développement du parc de chars de combat. De 2007 à 2011, 1 000 stagiaires internationaux ont été formés pendant 500 jours de stage. Mais le développement n'a pas seulement porté ses fruits dans une optique technique, mais également tactique. L'extension d'un champ de tir destiné aux opérations en zone urbaine sur le camp de manœuvre Munster Nord permettra pour la première fois aux chefs de l'arme blindée d'être formés au tir réel sur chars de combat et VCI, en préparation aux engagements futurs. Ce champ de tir est quasiment idéal pour entraîner le système char de combat-VCI-forces débarquées.

Champ de tir « Opérations de l'arme blindée en zone urbaine » à MUNSTER

6. Conclusion

A moyen et long terme, le char de combat demeure le moyen indispensable, lorsque protection et grande capacité de s'imposer sont à l'ordre du jour. Le LEOPARD 2 pourra continuer à remplir cette mission dans la version A7 et A7+ tout en offrant un potentiel technique d'amélioration suffisant, au moins à moyen terme.
A long terme, la capacité de s'imposer sur le terrain restera nécessaire. Aussi sera-t-il absolument indispensable de développer et de tester de nouvelles capacités pour les tenir disponibles au profit des véhicules de combat les plus variés, si le besoin s'en faisait sentir.
L'arme blindée n'est pas morte, loin s'en faut. Cependant, conformément à l'esprit qui la sous-tend, elle devra toujours être en première ligne pour réaliser les adaptations nécessaires et faire ses preuves en opération de manière à conserver son rôle important au sein du système formé par l'armée de terre et les forces armées, tant au plan national qu'international.

LCL Peter MUTZEK
« Bereich Weiterentwicklung » (DEP) Ecole de Cavalerie ALL
MUNSTER, Allemagne

Retour

« GULF » 2012… PROJECTION et EXERCICE !

L'exercice GULF 2012 n'a pas simplement été un exercice de projection, mais aussi un vrai exercice de tir et de tactique, un temps d'entraînement en milieu désertique. En voici quelques aspects :

COMPTE RENDU DES EXERCICES SGTIA

Après une phase d'entraînement dense de deux jours, axée sur la topographie et la conduite en milieu désertique (avec notamment des parcours topographiques de nuit,…), les SGTIA blindés ont pu mettre à profit les capacités du camp d'entraînement au cours de trois exercices de niveau GTIA, dont la durée a oscillé entre 48 et 72 heures.
Ces exercices, qui se sont déroulés dans un cadre interarmes (voire interarmées), ont permis de déployer l'ensemble des SGTIA sur le terrain de manœuvre.

Ainsi, le camp de manœuvre d'Al HAMRA, largement favorable à l'utilisation des chars LECLERC, a permis aux escadrons de remplir l'éventail des missions connues, de la reconnaissance au coup d'arrêt, en passant par le raid blindé.
L'exécution de ses missions, toutes réalisées dans un cadre interarmes, a mis en avant les points forts du char LECLERC : capacité de détection accrue en milieu désertique, de jour et de nuit (grâce notamment aux caméras thermiques), capacité de tir à longue distance et manœuvrabilité en tout terrain. Ainsi, les commandants d'unité ont pu concevoir, mieux que dans n'importe quel camp de France, des manœuvres extrêmement dynamiques.
De plus, deux domaines ont pu être explorés plus particulièrement :

- l'utilisation de la NEB en milieu désertique, pauvre en points de repères, s'est avéré être une aide au commandement précieuse, grâce à l'opportunité qu'elle a offert à chaque chef d'engin de s'affranchir de la topographie, notamment durant les phases dynamiques (missions d'attaque et de reconnaissance notamment). Au niveau supérieur, la coordination avec le bataillon de chars Emiriens a dû se faire par DL, sans NEB interalliée, soulignant s'il en faut son intérêt.
- l'utilisation des escouades, qui a priori ne semble pas évidente. En effet, celles-ci se sont avérées être d'une grande aide, car elles ont permis une utilisation optimale de la numérisation : éclairés par les VBL, les pelotons ont ainsi pu se déplacer en utilisant au mieux le terrain (thalwegs, dunes,…). Il est en effet nécessaire d'adapter l'emploi des VBL par rapport à un milieu de type Centre-Europe. Face à un terrain très ouvert, les moyens optiques des chars prennent naturellement l'ascendant sur ceux des VBL. Les pelotons ont pu avoir tendance à restreindre l'action de l'escouade en tant que vecteur de moyens d'observation, surtout dans les phases dynamiques. En mission défensive, la discrétion de l'engin permet de l'utiliser au mieux. La solution réside dans un emploi très en avant du dispositif des chars (avec les risques que cela comporte), ou dans les intervalles, ou dans des missions d'évacuation, de liaison ou de coordination.

COMPTE RENDU DES ACTIVITES DE TIR

Au cours de l'exercice, trois parcours de tir SGTIA ont été effectués par les deux escadrons. Six des huit pelotons de chars ont pu participer à ces épreuves. Les deux derniers pelotons ont pu effectuer des tirs lors de parcours franco-émiriens le 24 avril.
Les caractéristiques du champ de tir ont permis de pouvoir engager des objectifs assez lointains (jusqu'à 3500 m) sur un front très large. Ce n'est pas toujours le cas en France. Par ailleurs, les chars ont pu tirer sur de la ciblerie de circonstance tels des KC20 ou des carcasses de véhicules. Ceci a permis aux équipages de pouvoir observer les effets des munitions (flash dans la lunette en cas de coup au but).
En outre, les chefs de char étaient libres de se poster à l'endroit de leur choix, dans la limite des gabarits de sécurité. Les pelotons pouvaient également largement étaler leur dispositif, expérience impossible sur les champs de tir nationaux.

CONCLUSION

Temps fort du détachement, l'exercice GULF 2012 a montré toutes les capacités que la cavalerie blindée peut apporter en milieu désertique. Par sa mobilité, ses facultés à voir loin, tirer loin, manœuvrer vite, le char est un redoutable outil qui s'adapte à ces milieux difficiles. Mais le constat est clair quant à la nécessaire adaptation du matériel au milieu désertique : la tropicalisation des engins ne suffit pas. Les équipages d'AMX 30 avaient, en 1991, usé et testé leur matériel pendant près de 3 semaines avant d'être engagés dans le Golfe. Le matériel a été éprouvé et ils n'ont eu que peu de problèmes techniques pendant les opérations. Aujourd'hui, il nous faudrait forcément agir de même avant de s'engager en milieu désertique avec des chars venant de métropole, afin qu'ils puissent « s'acclimater » à la chaleur. Cet acclimatement est aussi nécessaire pour les équipages : on ne pilote pas dans le désert comme en France, on n'entretient pas son matériel de la même façon. Un escadron Leclerc prépositionné aux EAU par exemple, serait une excellente école pour nos équipages.

CNE Garcia commandant le 2e escadron
CNE de Pompignan commandant le 3e escadron
Retour

« GULF » 2012… EXERCICE ou PROJECTION ?

Du 15 avril au 03 mai 2012, un détachement du 501e régiment de chars de combat (501eRCC) a participé à l'exercice GULF 2012 aux EMIRATS ARABES UNIS (EAU) au sein du GTIA13 armé par la 13e Demi -Brigade de Légion Etrangère (13eDBLE).
Pour le personnel du régiment, cet exercice a généré beaucoup d'enthousiasme et fut la preuve de la parfaite synergie entre les acteurs de la chaine maintenance et ceux de la chaine opérationnelle. Dès que l'ordre confirmant notre participation à GULF 2012 est tombé, cet exercice est immédiatement devenu la priorité pour nous tous avec une montée en puissance réalisée en temps contraint et en superposition de nombreux autres rendez-vous.

Cet « exercice » restera dans la mémoire collective du régiment comme une preuve tangible de notre capacité à se projeter sur une zone de guerre afin d'imposer la paix.

PREPARATION DE LA PROJECTION

GULF 2012 est un exercice quadriennal de niveau opératif (impliquant toutes les composantes [TERRE/AIR/MER]) qui s'inscrit dans le cadre de la coopération franco-émirienne et des accords de défense liant les deux pays. Il s'est déroulé du 15 avril au 03 mai 2012 sur le camp d'AL-HAMRA situé au Nord-Ouest des EMIRATS ARABES UNIS (EAU) à proximité de la frontière avec l'ARABIE SAOUDITE.

Les objectifs de cet exercice étaient multiples, si on les limite à ceux qui concernent le 501 :

- développer l'interopérabilité ;
- entraîner les unités dans un environnement interarmées et interallié qui apporte une réelle plus-value opérationnelle ;
- conduire un exercice blindé en zone désertique et urbanisée ;
- tirer de jour comme de nuit dans un environnement désertique ;
- intégrer des unités de défense sol-air ;
- planifier, coordonner et conduire des missions d'appui feu aérien (*CAS* pour *Close Air Support*) et d'appui feu naval (*NGFS* pour *Naval GunFire Support*).

La préparation de l'exercice a débuté dès le mois d'octobre et correspondait sur le plan logistique à une véritable projection de type « GOLFE » en IRAK 1991. Initié dès janvier 2012, le travail de préparation ne fut pas de tout repos pour le personnel du 501eRCC. La bonne humeur et l'excellent état d'esprit ont permis de surmonter les difficultés rencontrées dans des domaines aussi divers que :

- une création du TUEM sans référentiel unique.
- une origine des matériels majeurs (PSP, PG ou PE) à définir.
- des formalités administratives confrontées aux exigences des services d'immigration émiriens.
- des prérequis en termes d'aptitude médicale qui ont oscillé entre ceux d'une OPEX et ceux d'un exercice.
- un volume en pièces de rechange finalement réduit.

PROJECTION DES MATERIELS

Nous avons pu prendre réellement conscience du départ imminent de cette force à partir de fin février 2012, avec la préparation à l'embarquement en deux trains - de 1700 tonnes chacun - des véhicules, des KC 20 et du futur fret maritime. Le chargement et le déchargement des trains (MOURMELON LE GRAND-TOULON) ont été réalisés les deux premières semaines de mars.

Très rapidement, les unités furent engagées sur le terrain où le choc de la chaleur fit pour certains regretter les gelées blanches de Mourmelon. Plusieurs exercices furent menés, avec beaucoup d'allant, comme celui qui consista à réaliser des pleins tactiques de nuit au profit de deux SGTIA.
Cela permit de souligner l'importance de la coordination et de la sauvegarde du dispositif de soutien en :

- Respectant les créneaux horaires pour effectuer les recomplètements sur le ou les plots ravitaillement
- Dans un contexte numérisé, en utilisant la partie logistique du SIR afin d'assurer un suivi rigoureux des stocks.
- En assurant la défense des vecteurs logistiques qui ne peuvent pas l'assurer eux-mêmes, tant en déplacement qu'en statique.

LE BILAN MAINTENANCE

Une préparation en ambiance rapidité : l'activité de maintenance aura été particulièrement dense pendant l'exercice GULF 2012. Qu'il s'agisse de petites interventions sur le terrain ou de réparations plus lourdes en atelier, les maintenanciers ont dû faire face à un panel de défis techniques, notamment dans le domaine du soutien du char Leclerc.
En amont, la préparation de cette projection a été proche d'une projection presque d'urgence : le régiment est devenu prioritaire en approvisionnement à trois semaines du pré-acheminement. Par ailleurs, le nombre exact de chars à projeter et leur parc d'appartenance ont été connus à la mi-janvier. Les actes de maintenances ont été menés pour tropicaliser les chars (ceux-ci ayant quittés leurs garnisons respectives début mars). Les 19 chars projetés par le 501e RCC furent prêts à temps.

Une énergie des mécanos à toute épreuve : la Section Réparation Mobilité XL fit un gros effort de soutien sur l'ensemble de l'exercice. En effet, les maintenanciers LECLERC ont été confrontés à une succession de pannes étonnante les conduisant à réaliser un nombre très important d'opérations. Ainsi, en trois semaines d'activités, l'atelier châssis réalisa plus de quarante déposes de groupe moteur propulseur (GMP). Certaines pannes furent liées à la nécessité d'adaptation des engins à la chaleur, temps nécessaire pour le matériel comme pour les hommes. Mais la majorité des pannes étant liées à des problèmes de démarrage du GMP, d'où venait ce souci inhabituel ? Après plusieurs pistes mécaniques explorées (dont certaines en liaison avec NEXTER), les ateliers ont suspecté une origine commune à toutes ces pannes : le carburant.
Une série de tests fut réalisée avec des prélèvements effectués par le SEA, la présence de levures dans le carburant des chars incriminés fut décelée. Ce carburant permit d'offrir aux maintenanciers une véritable épreuve opérationnelle.

L'utilisation du char a aussi pu être optimisée dans ce milieu difficile : en effet, un retour d'expérience bien pratique concerna le génie et les normes d'embossement.

En effet, les embossements prévus pour les XL sont creusés selon les critères Centre-europe. Ces trous deviennent des fosses à chaleur dans lesquelles les chars aspirent leur propre air chaud. La surchauffe est donc très rapide. Il suffit d'élargir ces embossements d'un mètre de chaque côté pour permettre aux XL de respirer.

MANŒUVRES LOGISTIQUES TC2

Au-delà du retour d'expérience concernant la projection et l'emploi en milieu désertique d'escadron LECLERC, le TC2 put enfin être activé en réel. Cela permit à certains personnels de l'ECL de mettre en œuvre cette fonction trop peu entraînée dans toutes ses dimensions. Il leur restera encore à découvrir le principe de bascule et de l'engagement d'un TC2 avancé. Cette action n'a pas pu être réalisée en raison d'un espace de manœuvre réduit. En effet, la profondeur de la zone d'opération du GTIA, lors des FTX, n'excédait pas les 20 à 30 Kms. Mais les manœuvres de recomplètement et de maintenance furent jouées et entraînées de belle manière.

CONCLUSIONS

La décision de projeter en milieu désertique une unité de chars Leclerc nécessite une préparation importante tant du personnel que du matériel. Elle impose une empreinte logistique conséquente : le Leclerc va vite dans le désert, mais son autonomie dépend d'une logistique qui doit suivre.

Cette projection de matériels majeurs comme les chars LECLERC et le volume important des véhicules « roues » d'accompagnement fut un véritable défi pour le régiment. Cette mission fut néanmoins réalisée avec succès.

Le TC2 a servi de façon exceptionnelle dans des conditions difficiles, renouant avec les contraintes liées aux fondamentaux du soutien déployé.

Les échanges avec les soldats Emiriens, le succès du VIP DAY et le retour d'expérience d'un entrainement en milieu désertique fut d'une grande richesse pour les AS de CHAMPAGNE.

Cet exercice fut finalement une véritable projection, avec matériel majeur. La somme d'expériences et d'acquis dont a bénéficié le régiment aura permis au 501 et à l'ensemble des régiments Leclerc de progresser et ainsi d'être prêt, si nécessaire, le jour où il faudra être projeté avec notre char, le jour où il faudra combattre et durer en milieu désertique. Dans la tradition de nos anciens pour lesquels rien n'était impossible et dans l'esprit de ceux de LECLERC que nous cultivons à la 2e BB.

Commandant Martinez, chef du BML

Retour

La cavalerie en Kapisa

De mai à décembre 2012, deux pelotons de chars du 501ème RCC ont été projetés sur AMX 10RCR et VAB CN20 en AFGHANISTAN au sein du Groupement Tactique Interarmes ACIER (16e BC) « Félinisé », en KAPISA.
Le GTIA ACIER avait reçu la délicate mission de désengager la totalité des troupes et matériels qui avaient été mis en place depuis 2008 dans cette région tout en appuyant les forces afghanes dans leur contrôle des vallées bien connues de l'armée française : NIJRAB, AFGHANYA, SHOWKHI, ALAH SAY, BEDRAOU et TAGAB. Le GTIA, composé de trois SGTIA à dominante infanterie, a été déployé dans la province de KAPISA au sein duquel les pelotons du 501RCC ont été intégrés aux SGTIA A et B, respectivement sur les FOB de NIJRAB et de TAGAB. Cette structure organique a été ponctuellement modifiée par la mise sur pieds d'un SGTIA blindé de circonstance, constitué des deux pelotons et de sections d'infanterie des trois autres SGTIA.
L'action de l'escadron, par l'efficacité de ses tirs et sa rapidité à agir au contact, a contribué à casser la volonté adverse et à afficher notre appui aux forces afghanes, dans le délicat contexte du désengagement de KAPISA.

* * *

L'été en KAPISA: saison de combats sur un terrain favorable à l'ennemi.

Le terrain
La zone d'action du GTIA est globalement favorable à l'ennemi. Les vallées possèdent une végétation très dense et sont excessivement compartimentées par un enchevêtrement d'habitations traditionnelles (*compound*). De nombreux masques existent et offrent à l'insurrection des chemins d'infiltration profonds. Atteindre les abords immédiats de l'axe VERMONT sans être décelé est possible. **Globalement, les zones d'action sont parfaitement aux gabarits d'engagement des pelotons blindés (déploiement, observation et tir) mais les particularités du terrain ne facilitent pas la manœuvre d'engins blindés à roues qui sortent peu des axes**. Les axes dans les vallées secondaires sont des pénétrantes et ne permettent pas de basculer d'un coté à l'autre d'une vallée.

Dans ce contexte et face à un ennemi agissant par petits groupes, le plus souvent à distance raisonnable pour se replier, **le peloton de cavalerie blindée (PCB) s'avère finalement très bien dimensionné, armé et surtout dissuasif, sachant mener rapidement des actions décisives.**

La menace IED. De l'utilité du blindage et de la surprotection du char
Pratiquant le combat du faible au fort, l'utilisation d'IED est une arme privilégiée pour l'insurgé. **Trois IED ont visé directement les pelotons**. De type *Pressure Plate*, peu d'indices permettent de les déceler contrairement aux RCIED et RWIED. Les brouilleurs des engins sont inefficaces pour ce type d'IED, et aucun fil de commande ne sort du sol.
Recevant fréquemment l'ordre d'occuper les mêmes positions, les pelotons ne pouvaient pas changer indéfiniment de dispositifs. Une situation connue de l'ennemi. Seules les vérifications de non pollution de zone par les groupes du génie pouvaient offrir un gage de sécurité.

Le 17 aout, lors de sa mise en place à l'Ouest de la MSR VEMONT, au Nord de TAGAB, afin d'appuyer le passage d'un convoi, un char a roulé sur un PPIED composé de 20 kg de charge explosive *Home Made Explosive* (HME). Le char fut mis hors de combat tandis que les quatre membres d'équipage ont pu s'extraire de leur engin, sous le feu, et rejoindre à pieds un des VAB du détachement interarmes (DIA) que commandait le chef de peloton. L'IED était situé sur un chemin peu carrossable, uniquement emprunté par le GTIA. Parallèle à VERMONT, l'utilisation de ce chemin d'infiltration permettait de varianter les modes de mise en place pour rejoindre les positions d'appui.

Récemment revalorisés, les **chars des pelotons sont équipés de plaques supplémentaires de blindage y compris sous le ventre de l'engin**. Ceci a probablement sauvé l'équipage.

L'emploi des pelotons et l'utilité du sous groupement blindé

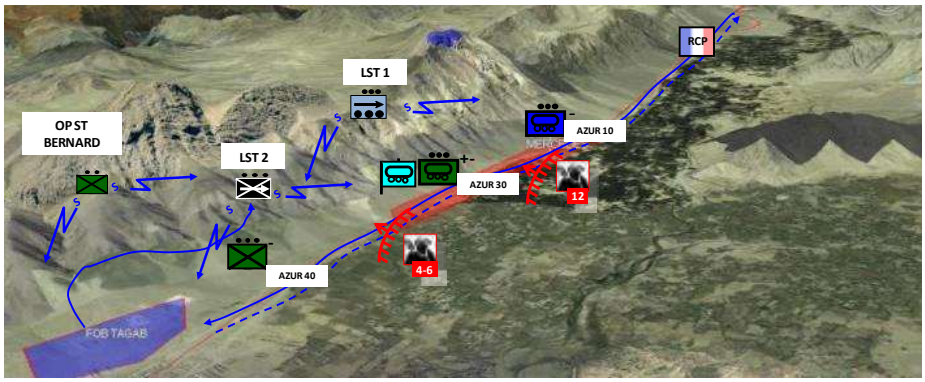
Contrôler les fonds de vallées n'était plus la prérogative des forces françaises mais celle des forces de sécurité afghanes. L'effort a porté sur les abords des axes qui allaient permettre de remplir la mission de désengagement. C'est dans ce cadre que les deux PCB ont occupé une place centrale dans la manœuvre du GTIA. En effet, à de rares exceptions, **la quasi-totalité des combats menés par ACIER ont été embarqués, savoir-faire maitrisé par les unités blindées dont c'est la vocation.**

Intégrés à leurs SGTIA, les pelotons furent **engagés sur 98 opérations** (pour un total de 115 du GTIA), le plus souvent au profit de l'armée afghane.

Les missions données aux pelotons furent les suivantes : **Surveiller, Contrôler un axe, Appuyer, Soutenir, Reconnaitre et Barrer**.

La capacité à frapper fort et vite a régulièrement permis de neutraliser des équipes d'insurgés provoquant la fuite du reste des adversaires. En effet, le PCB représente la meilleure force de frappe du GTIA dans le rapport puissance/précision/rapidité. **L'artillerie et l'appui aérien complètent l'action blindée mais ne remplacent pas l'action au sol.**

Le 27 août, le SGTIA blindé fut déployé dans le but de réagir, en frappant vite et fort. L'effet majeur du chef de corps, afin de désengager la FOB de TAGAB, portait sur l'insurrection. L'objectif fut atteint. L'atout principal que représente un SGTIA blindé comparé à un SGTIA INF dans des phases de combat embarqué est la force de frappe tout en engageant moins de soldats sur le terrain.



Suite à cette opération, des enseignements ont pu être tirés qui mettent en exergue les qualités d'un SGTIA blindé : installation rapide et exposition minimale de troupes, capacités d'observation accrues, fluidité et rapidité d'acquisition par un réseau radio unique, force de frappe augmentée, agressivité et effet dissuasif avérés, conservation de l'initiative.
Un aspect mérite tout particulièrement d'être développé : **l'agressivité**, que l'on peut diviser en deux :

L'agressivité **tactique** : les missions données aux subordonnés comportent une composante agressive. En effet, les missions **BARRER et INTERDIRE** furent données aux pelotons et à la section infanterie. Les règles d'engagements le permettent. De plus le **tir de concentration à plusieurs chars et plusieurs obus fut recherché**. Ceci a permis de neutraliser des insurgés qui préparaient une attaque.

L'agressivité **technique** : **l'allonge, la rapidité, la précision et la puissance de feux** des chars et des CN 20 donnent l'avantage sur un ennemi plus faiblement armé. **L'effet des obus explosifs** et la capacité à renouveler les tirs en quelques secondes permettent de saturer une zone étendue.

* * *

Les pelotons du 501e RCC ont mené 19 combats au cours de ce mandat de presque huit mois et ont détruit plusieurs dizaines d'insurgés, du matériel, des postes de combat et repoussé de nombreuses attaques. Le SGTIA blindé était parfaitement adapté à la situation en vallée de TAGAB et aux contraintes tactiques du moment, en frappant vite et fort tout en exposant moins de soldats sur le terrain. A n'en pas douter, les blindés ont pleinement contribué à la réussite des missions du GTIA ACIER dans le cadre du désengagement français en KAPISA.

Capitaine Julien TERRIER, 501e RCC

Retour

Le 501 : ascendant et polyvalence

Le 501 a eu une année 2012 riche et dense : elle a été marquée par son engagement en Afghanistan, où le 501 a armé les 2 pelotons blindés de Kapisa au sein du GTIA ACIER. Ce dernier mandat pour les blindés a été mené dans une période délicate de désengagement, où le combat embarqué aura été primordial. Le 501 a aussi armé les Advisory Teams, mission de conseil et d'accompagnement au combat des éléments de commandement du Kandak 33. Toute autre expérience fut l'exercice GULF SHIELD 2012 aux Emirats Arabes Unis, véritable exercice de projection du LECLERC, avec 27 chars et un TC2 – Train de combat n°2 - déployés dans le Golfe pour un exercice d'un mois. A l'autre bout du spectre, une mission de présence et souveraineté en Guadeloupe et une mission de protection au Sénégal. Ces projections se sont terminées alors que le régiment se lançait résolument dans la préparation opérationnelle en garnison. Résolument et avec entrain, grâce à l'environnement exceptionnel de Mourmelon pour la manœuvre et le tir, et un matériel en pleine maturité.

L'emploi du 501, régiment de chars, peut se caractériser par 2 maîtres mots : **ascendant** et **polyvalence**.

Ascendant, car le char est apte à combattre en haute intensité, en guerre. C'est pour cela qu'il a été conçu. Véritable outil prêt à l'emploi pour éviter une surprise stratégique, alors que 175.000 engins blindés sont présents dans l'arc de crise et que le char reste un instrument prisé par beaucoup de nations avec plus de 100.000 chars au monde. Mais ascendant aussi en situation de crise. Ces situations bancales génératrice de duels potentiels: montées en puissance soudaines et localisées de la violence, où il faut être présent rapidement et en force, avec une supériorité immédiate. Mobilité, rapidité – même en zone urbaine grâce à sa capacité de brèchage – protection, puissance de feu tout en conservant la gradation des effets et la réversibilité, fluidité de l'information par l'info-valorisation, ces facteurs donnent au chef une faculté à basculer les efforts, une quasi-ubiquité. Ce sont les facteurs décisifs qui permettent l'ascendant. Quelque soit le contexte, la bataille que mène le char ne se conçoit plus comme une bataille rangée en masse, image d'Epinal encore très présente chez certains. C'est le char, en patrouille, en peloton, en permanente coopération avec les autres armes, qui peut et doit obtenir l'ascendant. La décision peut se faire grâce à un char qui se déplace vite, au bon endroit, pour délivrer le feu précis et adapté au duel en cours.

Polyvalence, au sens d'efficace dans plusieurs cas différents, d'outil qui offre plusieurs usages possibles, qui possède des aptitudes, des capacités variées. C'est ce qui caractérise la cavalerie et les régiments de chars en particulier. Cela n'est pas tant la possibilité de former des équipages d'ERC90 pour des missions en Afrique, voire exceptionnellement en 10RC comme pour l'Afghanistan, mais c'est bien cette faculté de conserver un maximum de souplesse dans l'emploi. La structure adoptée il y a quelques années à 3 chars et 3 VBL par peloton, met le régiment de char sur la même structure tous les régiments de cavalerie, donnant une cohérence et une lisibilité d'ensemble. Surtout, elle lui permet une grande souplesse d'emploi adaptée au contexte actuel des engagements, à ces menaces hybrides mêlant armement conventionnel et modes d'action asymétriques. Adoptant des structures variées, il peut mettre un accent sur le feu ou le renseignement, agir en force ou en souplesse, si bien que l'opposition lourde/légère n'a plus autant de sens : c'est le théâtre, la mission, la nature de l'adversaire qui fait préférer la puissance et la protection, ou au contraire la légèreté logistique. Le GUEPARD nouvelle génération a d'ailleurs introduit un escadron LECLERC à 5 jours dans son module de décision, alerte que le 501 a monté de septembre 2012 à mars 2013.

Ascendant, polyvalence, les anciens du 501 ont mis en œuvre ces qualités : sur FT17 du Soissonnais à la Crimée, sur Hotchkiss de Narvik au Gabon, R35 en Syrie, Cruisader en Libye et Tunisie, Sherman pour la campagne de France – char en tête ou jeep en éclairage du peloton – de la Normandie au nid d'aigle ; puis Patton, AMX13, AMX30… enfin le LECLERC dès 96, au Kosovo en 99 et au Liban, en Afrique sur Sagaie ou en Afghanistan sur AMX10RC. Le 501 poursuit son histoire, avec en perspective d'autres missions entre 2013 et 2014, tout en étant prêt à réagir à toute surprise et besoin nouveau.

Le 501 cultive l'héritage de ses anciens, « 1er des chars » et « 501, France Libre ! » : passion pour le char, disponibilité, engagement dans la mission, polyvalence et faculté d'adaptation. Ses anciens qui ont combattus à El Alamein, Alençon, Paris, Strasbourg, sont toujours bien présents. Ils viennent régulièrement témoigner, transmettre leur flamme encore vivace aux plus jeunes, transmettre les valeurs de ces hommes qui se sont mis debout pour notre liberté. Ainsi cette année le régiment fêtera le 70e anniversaire de sa reformation le 1er juillet 1943 à Sabratha en Libye comme le 95e anniversaire de sa création en 1918. Une cérémonie et une réunion des anciens auront lieu le 1er juillet, à Mourmelon, après une course-relais organisée par le régiment entre Utah Beach et Strasbourg, faisant vivre l'esprit particulier du « 501, France Libre ! ».

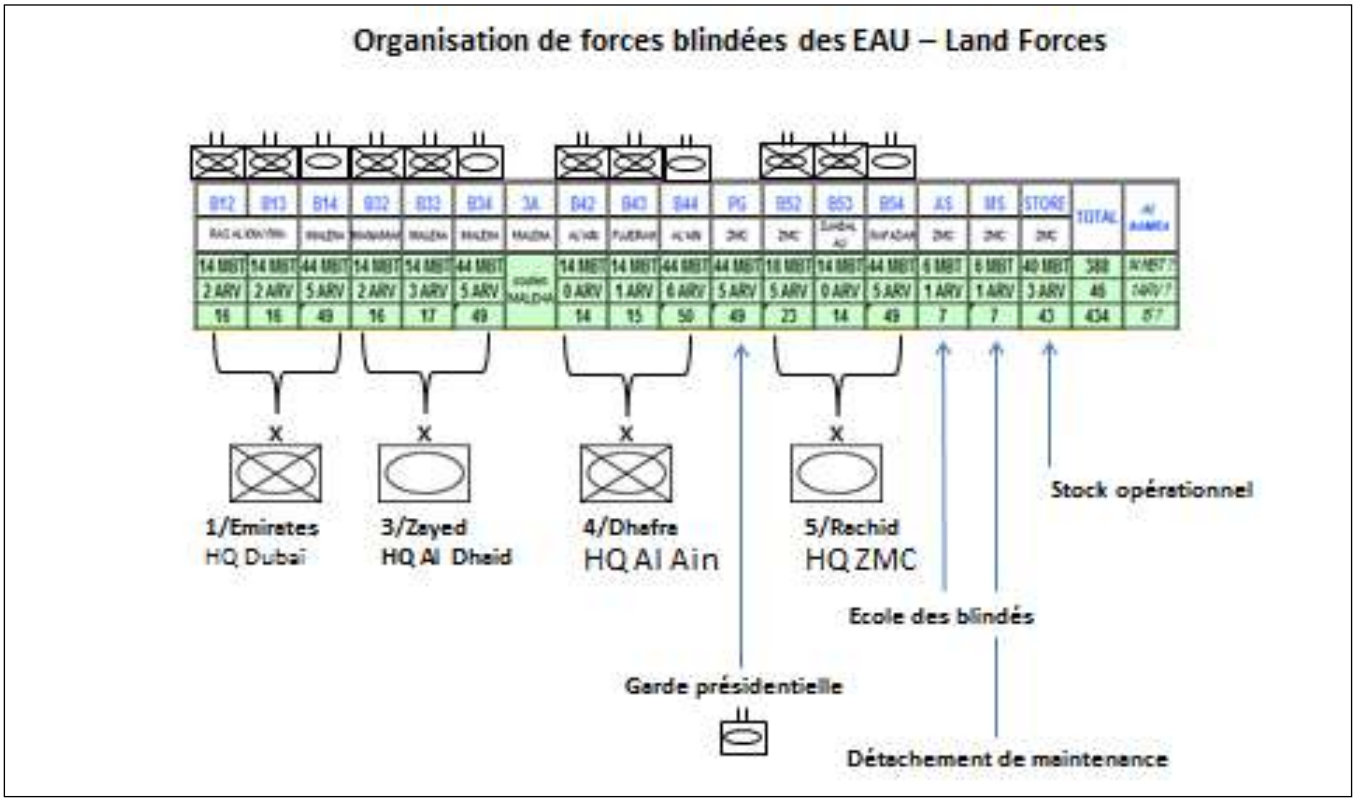
Retour

L’arme blindée émirienne

Indépendants depuis le 2 décembre 1971, les anciens états de la côte des pirates se sont organisés en une fédération comptant au départ six émirats, Abu Dhabi, Dubaï, Sharjah, Ajman, Um al Qwain, rejoints au début de l’année 1972 par l’émirat de ras Al Khaima. Au sein de cette fédération dirigée par l’émir d’Abu Dhabi Sheikh Zayed Bin Zayed Al Nayan, chaque émirat a conservé pendant longtemps ses propres forces de sécurité. Ce n’est qu’à la fin des années 80 que la décision de créer une armée fédérale fut prise par les dirigeants du pays. Cette unification des forces s’accompagna d’une harmonisation des achats d’équipements, de la formation et de l’entrainement.

Aujourd’hui, les forces armées émiriennes comptent parmi les plus puissantes de la région ; au sein de cet ensemble les Land Forces regroupent toutes les armes et spécialités du combat terrestre parmi lesquelles l’arme blindée. Cette dernière est équipée depuis le milieu des années 90 du char Leclerc dans une version différente de la version EMAT, avec un moteur différent, une climatisation en châssis et des équipements de tir et de navigation adaptés aux besoins émiriens. On retrouve ces engins au sein des brigades d’infanterie mécanisée et des brigades blindées. Les Land Forces émiriennes comptent quatre brigades de combat réparties sur l’ensemble du territoire national ainsi qu’à la garde présidentielle stationnée à Zayed Military City, situé à une quarantaine de kilomètres d’Abu Dhabi la capitale du pays. Ces brigades comptent chacune deux bataillons d’infanterie mécanisée sur BMP 3 et un bataillon de chars et ce quelque soit le type de brigade mécanisée ou blindée.

La répartition des engins au sein de ces brigades se fait selon le schéma suivant :



- 1 escadron à 14 chars avec deux dépanneurs dans chaque bataillon d'infanterie mécanisée ;
- 1 bataillon de chars à 44 engins et cinq dépanneurs ;
- 1 bataillon de chars à 44 engins et 5 dépanneurs au sein de la Garde présidentielle ;
- L'école des blindés compte 6 chars et 1 dépanneur ; tout comme la maintenance ;
- Enfin, 40 chars (soit à peu près le volume d'un bataillon) et 3 dépanneurs sont stockés ;
- La mise en place d'un escadron de chars à 14 engins sur le camp d'Al Hamra n'est pas encore réalisée en dépit de l'existence de ce projet depuis de longues années.

La simulation tient une place importante dans le processus d'instruction et d'entrainement des équipages blindés avec la mise en service d'un système de simulation technico-tactique permettant d'entrainer le volume d'un escadron organique, y compris les véhicules de commandement de type Hummer. On retrouve également dans chaque bataillon un Entraineur aux Techniques de Tourelle permettant de conduire sur site l'instruction des équipages.

En termes d'infrastructures l'arme blindée émirienne utilise essentiellement deux installations, le camp de Zayed Military City et le camp d'Al Hamra. Le premier regroupe un certain nombre d'écoles (Infanterie, génie, artillerie, transmissions,…) d'unités opérationnelles (5ème Brigade blindée, garde présidentielle) et des détachements provenant des forces spéciales, de la reconnaissance, du NBC. C'est dans ce camp qu'ont été formés durant plusieurs années les sous-officiers de l'Armée Nationale Afghane dans le cadre de la mission Epidote. En outre, cette implantation abrite la composante terre de la base française d'Abu Dhabi. Cette formation ayant pris fin à l'été 2012. Le camp d'Al Hamra situé au sud-ouest du pays, à proximité de la frontière saoudienne est une installation de tir et de manœuvre, utilisé par les différentes composantes des forces émiriennes. Une partie des exercices majeurs franco-émiriens de type Golfe se déroule sur ce camp, qui permet l'engagement d'un volume de forces significatif et la réalisation de tirs à toutes les armes, terrestres et aériennes. Ce camp est prévu à accueillir dans les années à venir les installations d'entrainement au combat en zone urbaine ; la France est en concurrence pour la réalisation de ce projet.

Enfin, l'arme blindée émirienne entretient des liens étroits avec son homologue française ; des échanges réguliers de différents niveaux se déroulent régulièrement, appuyés par la présence sur place d'instructeurs de la Compagnie française d'Assistance Spécialisée (COFRAS) et de coopérants issus de la Cavalerie.

L'arme blindée émirienne forte de 344 chars représente une force crédible et particulièrement importante dans la perspective d'opérations en milieu désertique, par nature propice à la conduite d'un combat embarqué.
Bien que relativement récente, cette arme a été engagée au Kosovo et dans l'opération Desert Shield en 2003 au Koweït.

Retour